·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

39 X 33
III 17 VII 1(15

III 17 VII 1 (15

8349 p

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU;

TOME QUINZIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME QUINZIEME.

Contenant les Pieces de *Théâtre* & les Ouvrages de *Poësie*.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI
VITTORIO EMANUELE III BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

THÉATRE

ET

POÉSIE.

NARCISSE
OU
L'AMANT
DE LUI-MEME,
COMEDIE

Repréſentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 18 *Décembre* 1752.

GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

PRÉFACE.

J'Ai écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me ſuis gardé de la montrer, auſſi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me ſuis enfin ſenti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'eſt donc pas de ma piece, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en juſtifie. Les armes ne ſeront pas égales, je le ſens bien ; car on m'attaquera avec des plaiſanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raiſons : mais pourvu que je convainque mes adverſaires, je me ſoucie très-

peu de les perſuader ; en travaillant à mériter ma propre eſtime, j'ai appris à me paſſer de celle des autres, qui, pour la plupart, ſe paſſent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer, & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accuſé juſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me ſuſciter une multitude d'adverſaires (*a*), plus attentifs peut-

(*a*) On m'aſſure que pluſieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adverſaires mes adverſaires, & cela me pa-

être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature.

---

roit assez croyable dans un siecle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi; depuis la premiere réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands dont l'un commence à-peu-près de cette maniere : *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous & qu'il vît l'état floriſſant où les ſciences ſont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe; que dis-je, en Saxe? à Leipſic; que dis-je, à Leipſic? dans cette Univerſité. Alors ſaiſi d'étonnement, & pénétré de reſpect, Socrate s'aſſeroit*

Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en

---

modeſtement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il ſe plaignoit ſi juſtement. J'ai lu tout cela & n'y ai fait que peu de réponſes; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je ſuis fort aiſe que ces Meſſieurs les aient trouvées aſſez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui ſont choqués du mot d'*adverſaires*, je conſens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puiſſe déſigner, non-ſeulement tous ceux qui ont combattu mon ſentiment ſoit par écrit, ſoit plus prudemment & plus à leur aiſe dans les cercles de femmes & de beaux eſprits, où ils étoient bien ſurs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adverſaires, trouvoient d'abord ſans réplique les réponſes de mes adverſaires, puis

cette occaſion prouveroit en ma faveur plus que tous mes diſcours. En effet, ils n'ont déguiſé ni leur ſurpriſe ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée integre ſi mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiſcretes, ni même les fauſſetés (*b*) pour tâcher d'affoiblir le poids de ſon jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Pluſieurs ont

---

quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, ſelon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adverſaires mes adverſaires; car malgré la politeſſe de mon ſiecle, je ſuis groſſier comme les Macédoniens de Philippe.

(*b*) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752, le déſaveu de l'Académie de Dijon au ſujet de je ne ſais quel écrit attribué fauſſement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

entrepris de me réfuter hautement : les ſages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel ſuccès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoiſſant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons, & l'examen des accuſations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition je ne laiſſois pas de croire le contraire. C'eſt-à-dire que j'ai prouvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur

qu'ils ſont en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des véri és que j'ai ſoutenues; c'eſt ſans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi témérairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur : car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inſpirer cette idée,

comme je le prouverai bientôt ; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent, encore cela même ne ſuffit-il pas toujours pour s'aſſurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les ſciences j'ai parlé contre mon ſentiment ; à une aſſertion auſſi téméraire, dénuée également de preuve & de vraiſemblance, je ne ſais qu'une réponſe ; elle eſt courte & énergique, & je les prie de ſe la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite eſt en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette ſeconde inſtance à établir la pre-

miere ; car il y a beaucoup de gens qui ſavent trouver des preuves à ce qui n'eſt pas. Ils diront donc qu'en faiſant de la muſique & des vers, on a mauvaiſe grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriſer mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre auſſi à cette accuſation.

Premiérement, quand même on l'admettroit dans toute ſa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne-foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs ſentimens, il faudroit dire que l'amour de la juſtice eſt banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs

maximes, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but & les paſſions nous en écartent. Quand il ſeroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'auroit donc pas raiſon de m'accuſer pour cela ſeul de parler contre mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

Mais ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer les tems pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Long-tems ſéduit par les préjugés de mon ſiecle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage, je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect & les ſavans qu'avec admiration (*c*). Je ne comprenois pas

(c) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis

qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de ſageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aye toujours trouvé *ſatis loquentiæ, ſapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations & bien du tems pour détruire en moi l'illuſion de

---

m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de Morale ou de Philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'aient guéri.

toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'eſtimois tant la qualité d'Auteur, j'aye quelquefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les Vers & la plupart des autres Ecrits qui ſont ſortis de ma plume & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſemens de ma jeuneſſe, & on auroit tort au moins de m'accuſer d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpece de prétention; & hazarder de les donner au Public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-tems, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange &

le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne penſe plus comme l'Auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir en rougiſſant d'en être le pere, à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner d'après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité; car quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence : c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queſtion, j'expoſerai de nouveau

mon ſentiment, & j'attendrai que ſur cet expoſé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires de leur côté n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſedent l'art merveilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma maniere mais à la leur: ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet eſſentiel pour les fixer à droite & à gauche; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

« La ſcience n'eſt bonne à rien,

» & ne fait jamais que du mal,
» car elle eſt mauvaiſe par ſa na-
» ture. Elle n'eſt pas moins inſé-
» parable du vice que l'ignorance
» de la vertu. Tous les peuples
» lettrés ont toujours été corrom-
» pus ; tous les peuples ignorans
» ont été vertueux : en un mot, il
» n'y a de vices que parmi les ſa-
» vans, ni d'homme vertueux que
» celui qui ne ſait rien. Il y a donc
» un moyen pour nous de redeve-
» nir honnêtes-gens ; c'eſt de nous
» hâter de proſcrire la ſcience &
» les ſavans, de brûler nos biblio-
» theques, fermer nos Académies,
» nos Colleges, nos Univerſités,
» & de nous replonger dans toute
» la barbarie des premiers ſiecles ».

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon

ſyſtème que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées (*d*), la queſtion étoit à-peu-près réſolue.

(*d*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption : & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain, les invaſions d'une multitude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû néceſſairement dé-

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale

truire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croiſades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres cauſes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le déſordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverſes nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altere chez toutes, les mœurs qui ſont propres à leur climat & à la conſtitution de leur gouvernement. Les ſciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont ſeulement leur bonne part; & celui ſur-tout qui leur appartient en propre, c'eſt d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la premiere fois la Comédie du Méchant, je me ſouviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, diſoit-

& plus importante ſur l'influence que la culture des ſciences doit avoir en toute occaſion ſur les mœurs des peuples. C'eſt celle-ci, dont la premiere n'eſt qu'une conſéquence, que je me propoſai d'examiner avec ſoin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à meſure que le goût de l'étude & des lettres s'eſt étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas aſſez; car ſans pouvoir nier que ces choſes euſſent

---

on, comme tout le monde. Ce ſcélérat abominable, dont le caractere ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractere tout-à-fait manqué, & ſes noirceurs paſſerent pour des gentilleſſes, parce que tel qui ſe croyoit un fort honnête-homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.

toujours marché enſemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaiſon néceſſaire. Je fis voir que la ſource de nos erreurs ſur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuſes connoiſſances avec la ſouveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choſes. La ſcience priſe d'une maniere abſtraite mérite toute notre admiration. La folle ſcience des hommes n'eſt digne que de riſée & de mépris.

Le goût des Lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainſi dans toute une nation que de deux mauvaiſes ſources que l'étude entretient & groſſit à ſon tour, ſavoir l'oiſiveté & le deſir de ſe diſ-

tinguer. Dans un Etat bien conſtitué, chaque citoyen a ſes devoirs à remplir; & ces ſoins importans lui ſont trop chers pour lui laiſſer le loiſir de vaquer à de frivoles ſpéculations. Dans un Etat bien conſtitué, tous les citoyens ſont ſi bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus ſage ni même comme le plus habile; mais tout au plus comme le meilleur : encore cette derniere diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des Lettres, qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers Philoſophes ſe firent une grande

grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtèmes abſurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrron, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville, & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous; & leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié, que quoiqu'il nous reſte de vrais Philoſophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouvanté de voir juſqu'à quel point notre ſiecle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des Lettres, de la Phi-

loſophie & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconſéquence qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Les premiers & preſque les uniques ſoins qu'on donne à notre éducation, ſont les fruits & les ſemences de ces ridicules préjugés. C'eſt pour nous enſeigner les Lettres qu'on tourmente notre miſérable jeuneſſe : nous ſavons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous ſavons tout ce qui s'eſt fait juſqu'à pré-

ſent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire; & pourvu qu'on exerce notre babil, perſonne ne ſe ſoucie que nous ſachions agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Lettres, de la philoſophie & des beaux-arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement ſa vigueur quand le corps a perdu la ſienne. L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force,

énerve le courage, & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous : c'eſt ainſi qu'on devient lâche & puſillanime, incapable de réſiſter également à la peine & aux paſſions. Chacun ſait combien les habitans des villes ſont peu propres à ſoutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle eſt la réputation des gens de Lettres en fait de bravoure (*e*). Or rien n'eſt plus juſtement ſuſpect que l'honneur d'un poltron.

(*e*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à ſubjuguer plus aiſément les Corſes, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me ſeroit pas difficile d'alonger cette Note : mais ce ſeroit faire tort à l'intelligence des ſeuls Lecteurs dont je me ſoucie.

Tant de réflexions ſur la foibleſſe de notre nature ne ſervent ſouvent qu'à nous détourner des entrepriſes généreuſes. A force de méditer ſur les miſeres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la ſécurité. C'eſt bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, « ſi la ſcience eſſayant » de nous armer de nouvelles dé» fenſes contre les inconvéniens » naturels, nous a plus imprimé » en la fantaiſie leur grandeur & » poids qu'elle n'a ſes raiſons & » vaines ſubtilités à nous en cou» vrir.

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété, & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle

engendre. Le charme de l'étude rend bientôt inſipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir ſur l'humanité, à force d'obſerver les hommes, le Philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur, & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bientôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables : ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil : ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de ſens : il n'eſt ni parent, ni citoyen, ni homme ; il eſt philoſophe.

En même tems que la culture des ſciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du philoſophe,

elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de Lettres & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul ; je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent d'un côté les rafinemens du goût & de la politeſſe ; vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en

fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai propoſées à la conſidération des ſages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre ſiecle les ſciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui reſſerrent entre les hommes les nœuds de la ſociété (*f*) par l'intérêt perſon-

(*f*) Je me plains de ce que la Philoſophie relâche les liens de la ſociété qui ſont formés par l'eſtime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les ſciences, les arts & tous les autres objets de commerce reſſerrent les liens de la ſociété par l'intérêt perſonnel. C'eſt qu'en effet on ne peut reſſerrer un de ces liens que l'autre ne ſe relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

nel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des beſoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le ſien. Ces idées ſont belles, ſans doute, & préſentées ſous un jour favorable: mais en les examinant avec attention & ſans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles ſemblent préſenter d'abord.

C'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entre eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes: car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés, & il

n'y a d'autre moyen pour réuſſir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état de choſes où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire, des ennemis de la vertu & du ſens-commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la miſere; tous ſont les eſclaves du vice. Les crimes non commis ſont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

Etrange & funeſte conſtitution

où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque choſe ; où l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la miſere ; où les plus fripons ſont les plus honorés, & où il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête-homme ! Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela : mais ils le diſoient en déclamant, & moi je le dis ſur des raiſons ; ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſur-tout une choſe très-conſolante & très-utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (*g*).

(*g*) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de

Telles ſont les vérités que j'ai développées & que j'ai taché de

---

petites maximes qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Tel eſt celle-ci: „ Les hommes ont par-tout les mêmes „ paſſions; par-tout l'amour-propre & „ l'intérêt les conduiſent; donc ils ſont „ par-tout les mêmes „. Quand les Géometres ont fait une ſuppoſition qui de raiſonnement en raiſonnement les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode appliquée à la maxime en queſtion en montreroit aiſément l'abſurdité: mais raiſonnons autrement. Un ſauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi-philoſophe conclut auſſi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre; mais le philoſophe dit: En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper

prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés ſur cette matiere.

---

mutuellement & ſans ceſſe ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils ſoient méchans pour être ſages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du ſien. Parmi les ſauvages, l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété & le ſoin de leur commune défenſe ſont les liens qui les uniſſent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſque aucun ſens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle diſcuſſion d'intérêt qui les diviſe ; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre ; l'eſtime publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très-poſſible qu'un Sauvage faſſe une mauvaiſe action ; mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes

Voici maintenant les concluſions que j'en ai tirées.

La ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non.

ſur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe friponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le Sauvage eſt cet homme-là.

Illum non populi faſces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux ſans le rendre meilleur ni plus ſage: elle lui fait regretter les biens paſſés & l'empêche de jouir du préſent: elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination & le tourmenter par les deſirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon: ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie, & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit

nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre-humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la règle; car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible, mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix & ne veut point rafiner ſur ſes anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à

certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes ſont la morale du peuple; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs quand la philoſophie a une fois appris au peuple à mépriſer ſes coutumes, il trouve bientôt le ſecret d'éluder ſes loix. Je dis donc qu'il en eſt des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'eſt un tréſor qu'il faut conſerver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*h*).

(*h*) Je trouve dans l'hiſtoire un exemple unique, mais frappant, qui ſemble contredire cette maxime: c'eſt celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les deſcendans

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y aient contribué

---

devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais exiſté. Je ne ſerois pas en peine d'expliquer ce fait ſi c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fuſſent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne mépriſoient pas la vertu, mais ils ne la connoiſſoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* ſont des notions collectives qui ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences ; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & inſtituerent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites ſacrés ; les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus, mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux médecins pour ſe conſerver en vie; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner

en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public (*i*) qui eſt toujours une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances, & à la crainte de paroître méchant elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.

Mon avis eſt donc, & je l'ai

(*i*) Ce ſimulacre eſt une certaine douceur de mœurs qui ſupplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confuſion, une certaine admiration des belles choſes qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'eſt le vice qui prend le maſque de la vertu, non comme l'hypocriſie pour tromper & trahir, mais pour s'ôter ſous cette aimable & ſacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il ſe voit à découvert.

déjà dit plus d'une fois, de laiſſer ſubſiſter & même d'entretenir avec ſoin les Académies, les Colleges, les Univerſités, les Bibliotheques, les Spectacles, & tous les autres amuſemens qui peuvent faire quelque diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes. Car dans une contrée où il ne ſeroit plus queſtion d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où eſt la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut ſeulement les diſtraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiſeries pour les détourner des mauvaiſes actions ; il faut les amuſer au

lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire ſifler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des Spectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police; & l'on ſait aſſez que la Muſique & les Spectacles en ſont un des plus importans objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſtification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du public

ni de mes adverſaires ; c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la fin d'une carriere pénible & douloureuſe, j'ai oſé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt ni aſſez de prétention, pour mériter à cet égard les juſtes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès littéraires : il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le public au pire. Ma Piece a eu le ſort qu'elle méritoit & que j'avois prévu ; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cauſé ; je ſuis ſorti de la repréſentation bien plus content de moi & à plus juſte titre que ſi elle eût réuſſi.

Je conſeille donc à ceux qui ſont ſi ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux obſerver ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconſéquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les ſuffrages du public,

public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chanſons, ou que je rougiſſe d'avoir écrit de mauvaiſes Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon ſiecle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaiſſant au mien, ou que j'aſpire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encenſe la ſottiſe des Grands, ou que ceſſant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me ſuis choiſi & faſſe des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me faſſe oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'inſtant au feu mes

Ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Muſique, ſi j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je penſe des Lettres & de ceux qui les cultivent (*k*), & croirai n'en valoir pas

---

(*k*) J'admire combien la plupart des gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les ſciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit perſonnellement à eux, tandis que ſans ſe contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penſer comme moi, que, quoique ces choſes aient fait beaucoup de mal à la ſociété, il eſt très-eſſentiel de s'en ſervir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont cauſé, ou comme de ces animaux malfaiſans qu'il faut écraſer

moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourra dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des Pieces de Théâtre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatire très-amere, non de moi, mais de mon ſiecle.

ſur la morſure. En un mot, il n'y a pas un homme de Lettres qui, s'il peut ſoutenir dans ſa conduite l'examen de l'article précédent, ne puiſſe dire en ſa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette maniere de raiſonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils ſe ſoucient fort peu des ſciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les ſavans en honneur. C'eſt comme les prêtres du paganiſme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faiſoit reſpecter.

NARCISSE
OU
L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE. } Enfans de Liſimon.
LUCINDE. }

ANGELIQUE. } Frere & ſœur, pupilles de Liſimon.
LEANDRE. }

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scene eſt dans l'Appartement de Valere.

L'AMANT
DE LUI-MEME,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frere ſe promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant ſon retour, de placer ſon portrait ſur ſa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiſelle, changé dans ſes ajuſtemens de maniere à le rendre méconnoiſſable. Quoiqu'il ſoit le plus joli homme du monde, il brille içi en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere eſt, par ſa délicateſſe & par l'affectation de ſa parure, une eſpece de femme cachée ſous des habits d'homme,

& ce portrait, ainſi traveſti, ſemble moins ſe déguiſer que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh bien, où eſt le mal ? Puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en ſolidité ? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits ? Eſperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur reſſembler ?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort ; & les femmes ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frere eſt naturellement bon : il eſt même raiſonnable à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre ſon frere que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vites l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours fort au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet en-

gagement, qu'Angélique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! Ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. *à part.* Si elle ſavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vîte ce portrait. C'eſt, ſans doute, mon frere qui revient, & en nous amuſant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON,

ANGELIQUE.

MA chere Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'egayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la

raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais, hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après-tout de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété!

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGELIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & tout cet air de raillerie qui peut auſſi-bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux bien courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction!

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la choſe, cela fera toujours une ſcene aſſez plaiſante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte eſt de corriger Valere : mais le vrai motif eſt de rire à ſes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent ſouvent les ridicules en ne ſongeant qu'à s'en amuſer.

ANGELIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGELIQUE.

Depuis que nous ſommes enſemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cauſe la moindre tracaſſerie avec Valere, prenez-garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGELIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique....

ANGELIQUE.

Oh ! ſi vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouſerez le mien. *bas.* Marton, vous m'avez promis le ſecret.

MARTON.

bas. Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je . . .

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à ſa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. *elle met le portrait ſur la toilette.* Voilà le piege tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir. . . .

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGELIQUE.

Que j'ai de mauvais preſſentimens de tout ceci.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour eſt un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride; c'eſt-à-dire, Angélique. Oui, c'eſt un grand jour que celui de la noce, & qui même alonge diablement tous ceux qui le ſuivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaiſir à rendre Angélique heureuſe!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaiſant.... Tu ſais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puiſſe manquer à ſa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'eſprit, & une figure... comme tu vois; on peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez sûr de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, & vous en avez fait ſur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je ne ſais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret, & qui vont ne ſavoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que ſi. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien déteſter votre chere moitié. Les autres.... Mais où diable les prendre, ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il eſt tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *Il ſe met à ſa toilette.* Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non, vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge ; à la fin je ne

pourrai m'en paſſer & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boîte à mouches? Mais que vois-je là? un portrait... Ah! Frontin; le charmant objet..... où as-tu pris ce portrait?

FRONTIN.

Moi? Je veux être pendu ſi je ſais dequoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui ſeroit-ce-donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres, on t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique?... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aye vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!... je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air...

Elle eſt ma foi charmante... Ah! ſi l'eſprit ſoutient tout cela... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite!

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec ton air niais? me crois-tu novice en avantures?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point! C'eſt-lui... c'eſt lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! que de pompons! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde; Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien? Monſieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture?

FRONTIN.

Pouh! ſi je le connois! Quelques centaines de coups de pied-au-cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds ! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont des petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment, l'aurois-tu ſervie ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALERE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance ! . . . Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! ſavez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle ſeule à vous comparer.

VALERE *conſidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réſiſte pas . . . Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris ſans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle... elle s'appelle... elle ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels triſtes ſoupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'eſt...

FRONTIN.

Une petite perſonne bien coquette, bien minaudiere, bien vaine ſans grand ſujet de l'être : en un mot, un vrai petit maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont ſervis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon, demeurer ? eſt-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes.... Où loge-t-elle, maraut?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi bien que moi.

VALERE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé-là?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſiez vous-même? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela?

VALERE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait? Le myſtere & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La choſe eſt impayable! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtreſſe avant que de rien déterminer ſur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monſieur? Vous ne... Ah! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-ſérieuſement que je ne ſaurois offrir ma main à Agélique, tant que l'incertitude de mes ſentimens ſera un obſtacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouſer aujourd'hui; c'eſt un point réſolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monſieur votre pere qui a fait auſſi ſes petites réſolutions à part, eſt l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres; vous ſavez que ſon foible n'eſt pas la complaiſance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce ſoit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons ; faiſons l'inventaire & le ſignalement de toutes les jolies filles de Paris. Peſte, le bon petit livre que nous aurions-là ! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas!

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monſieur votre pere. Propoſons lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais toi, bourreau. Le malheureux contre-tems !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton bruſque.*

HÉBEN, mon fils ?

VALERE.

Frontin, un ſiege à Monſieur.

LISIMON.

Je veux reſter debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne ſaurois, Monſieur, vous écouter que vous ne ſoyez aſſis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec ſon pere.

VALERE.

Le reſpect...

LISIMON.

Oh ! le reſpect conſiſte à m'obéir & à ne me point gêner. Mais qu'eſt-ce ? encore en déshabillé ? un jour de noces ? Voilà qui eſt joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me préſenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit ? Parbleu, dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du tems, & ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte

juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il ſemble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne ſauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſottiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empreſſemens que du tems que nous aurions perdu à notre toilette, & ſans affecter tant de délicateſſe dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laiſſons cela. J'avois penſé à différer ton mariage juſqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaiſir d'y aſſiſter, & que j'euſſe, moi, celui de faire tes noces & celles de ta ſœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere? Il ſemble qu'il

ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frere; puiſqu'il eſt en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la regle de mes deſirs que celle de mes actions. *bas.* Frontin, quel bon-homme de pere!

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile, tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere?

LISIMON.

Hé bien, mon fils ; par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puiſque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laiſſer le loiſir de faire connoiſſance : mais il aſſiſtera au mariage de ſa ſœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils auſſi complaiſant.

VALERE.

Monſieur...

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empreſſement pour te jouer un auſſi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere...

LISIMON.

Laiſſons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pere... j'ai fait... des réflexions...

LISIMON.

Des réflexions, toi ? J'avois tort : je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations ſublimes?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois, mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment, après la ſottiſe? mais je ne ſuis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monſieur le philoſophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons. Car, vous ſavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté,

vous pouvez ſpéculer à votre aiſe, ce ſera, s'il vous plait, ſans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours...

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu ſeras marié ce ſoir, ou..... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fauſſe déférence du pendard!

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette ſon inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié ou deshérité! épouſer une femme ou la miſere! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix

étoit encore incertain ; l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monſieur, d'une réſolution auſſi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit queſtion d'épouſer le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus ſi affreux ?

VALERE.

Non ; mais ſi mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y réſiſterois avec la même fermeté, & je ſens que mon cœur me ramèneroit vers Angélique ſi-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monſieur votre pere, vous hériterez au moins de ſes vertus : *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre diſgrace, ce portrait me ſemble avoir pris une phyſiono-

mie famélique, un certain air alongé.

VALERE.

C'eſt trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il ſort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah, ah, ah! la plaiſante ſcene! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiſelle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes!

ANGELIQUE.

Il s'eſt vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foibleſſe de con-

ſerver des ſentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGELIQUE.

Il te paroît donc bien coupable! Qu'a-t-on, cependant à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfere ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe, & Valere me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGELIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne d'être ſon inconnu juſqu'à ce qu'il en ſoit tems.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, mademoiſelle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait? vous en rirez ſurement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laiſſons-là le portrait; j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chere Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bienfait! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de rai-

ſon à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fievre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher; j'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte; il ſera inceſſamment à Paris; il va faire agir auprès de mon pere; il me conjure de différer mon mariage: enfin, il m'aime toujours. Ah! ma chere, ſerez-vous inſenſible aux alarmes de mon cœur & cette amitié que vous m'avez jurée.....

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'eſt chere, & plus je dois ſouhaiter d'en voir reſſerrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos eſt le premier de mes deſirs, & mes vœux ſont encore plus conformes aux vôtres que vous ne penſez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promeſſes. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne ſauroit être à lui; que...

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reſſources & les femmes tant d'inconſtance, que ſi Léandre ſe mettoit bien dans la tête de vous

plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour ſupplanter votre inconnu ſans vous en laiſſer même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez... Chere Angélique, je compte ſur vos ſoins ; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer, s'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait enviſager avec effroi. *Elle ſort.*

ANGELIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Liſimon n'eſt pas homme à céder aux ſollicitations de ſa fille, & toutes ſes prieres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même ſouhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques inſtans de ſes inquiétudes, c'eſt pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autoriſée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la ſuivre ; & ſans trahir notre

ſecret l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGELIQUE.

INSENSÉE que je ſuis ! mon eſprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCENE IX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE, *ſans voir Angélique.*

JE cours ſans ſavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGELIQUE, *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE, *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être ſi fat & ſi aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réuſſi. En tout cas, Angélique m'adore . . .

ANGELIQUE, *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je ſens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGELIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour ſon pis-aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes ſentimens ! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant & auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup ſûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces !... Quels traits ! . . . Que cela eſt enchanté ! . . . Que cela eſt divin ! Ah ! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGELIQUE, *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration. La connoiſſance des charmes

de cette heureuſe rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût ſi aiſé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoiſſez tout l'aſcendant que vous avez ſur moi, & vous m'outragez ſans que je puiſſe répondre.

ANGELIQUE.

C'eſt fort mal fait, en vérité ; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; & je ſuis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos ſentimens ſont ſur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi ! vous connoiſſez la perſonne...

ANGELIQUE.

Non-ſeulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGELIQUE.

Je ne ſais ! mais il eſt ſincere. *à part.* S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite ?

ANGELIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, ſans doute.

ANGELIQUE.

Oh ! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais quoi ! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y conſentez donc ?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE, *à part.*

Son indifférence me déſeſpere. *haut.* Oſerai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien reſſerrer encore votre union avec elle ?

ANGELIQUE.

C'eſt tout ce que je demande.

VALERE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à l'heure de mon enjouement, & à préſent vous vous fâchez de mon ſang-froid. Je ne ſais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

bas. Je creve de dépit. *haut.* Mademoiſelle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoiſſance avec elle ?

ANGELIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de ſervice que je ſuis bien ſûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux paſſer votre eſpérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce ſera bientôt, au moins ?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *il veut s'en aller.*

ANGELIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *haut.* Où allez-vous, Valere ?

VALERE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même : il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; ſouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de ſoi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMOUREUX de ſoi-même ! Eſt-ce un crime ſde ſentir un peu ce qu'on vaut ? Je uis cependant bien piqué,

Eſt-il poſſible qu'on perde un amant tel que moi ſans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguiſe en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après ſon inconſtance. Mais non; tout mon cœur n'eſt qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au ſoin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalouſie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! je ne ſais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé?..!

FRONTIN.

Oh! oui, Monſieur.

VALERE.

Ah! ciel! ſeroit-il poſſible?

FRONTIN.

Auſſi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire . . .

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALERE.

Conte-moi donc. . .

FRONTIN.

C'étoit un feu. . . une mouſſe. . .

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original. Juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il n'eſt déjà ni à la Croix blanche, ni au Lyon d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas-là, il faut qu'il ſoit ailleurs ; &... oh, je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des demangeaiſons de l'aſſommer ; ſortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, aſſez joli garçon... Ce plancher eſt diablement raboteux. Où en étois-je ? Ma foi, je n'y ſuis plus. Ah ! ſi-fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où eſt ton maître?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il ſe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment il ſe cherche ?

FRONTIN.

Oui, il ſe cherche pour s'épouſer.

LUGINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus: je vais pourtant vous l'expliquer, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait... métamor... non, métaphor... oui, métaphoriſé. C'eſt mon maître, c'eſt une fille... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de ſa reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi ! ſans ſe reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reſte. Et

qui pouvoit prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choſes les plus preſſantes à lui communiquer. Prends garde, ſur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens voilà pour...

FRONTIN.

Pour boire, n'eſt-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout ; & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frere ſi cher ſe donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe ! J'ai déſobligé mon frere, mon pere irrité de ma réſiſtance n'en eſt que plus abſolu ; mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir ; je crains

crains les trahiſons d'une amie, & les precautions d'un homme que je ne puis ſouffrir: car je le hais ſurement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGELIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine de ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu que vous êtes méchantes! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air... Savez-vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il n'eſt gueres en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être ſi obéiſſant.

ANGELIQUE.

La ſeule condition qu'il a miſe à ſa renonciation eſt que vous recevrez ſa viſite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non; je l'en quitte.

ANGELIQUE.

Ah! vous ne ſauriez lui refuſer cela. C'eſt d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup

ſur le ſuccès de cette entrevue, & qu'il oſe eſpérer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne réſiſterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGELIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il eſt bien ſûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien inſupportable. He bien, il n'a qu'à paroître: je ſerai curieuſe de voir comment il s'y prendra pour étaler ſes charmes; & je vous donne ma parole qu'il ſera reçu d'un air... faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon; comptez qu'il la recevra... inſtructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement

adroits, vous verrez qu'on vous appaiſera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-deſſus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne ſera pas notre faute ſi vous vous laiſſez ſurprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGELIQUE.

bas à Marton. La voilà au point. *haut.* Puiſque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laiſſé dans l'antichambre, il va être ici à l'inſtant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux !

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LEANDRE.

ANGELIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître ſon propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ſes efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine ſont en effet autant de preuves réelles de ſon amour pour vous.

LUCINDE *toujours ſans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'eſtimer bien favoriſé, je vous aſſure; le mauvais petit eſprit!

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens?

LEANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoiſſez combien je ſuis criminel. *Il ſe jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

LEANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'oſe me prévaloir ſous ce nom des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur dont le foible eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines?

ANGELIQUE.

Vraiment il vous ſieroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux alarmes.

LEANDRE.

Quoi! ma chere ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même

que vous aviez des inquiétudes ſur le vôtre ? Ah ! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baiſe la main.*

SCENE XVII.

LEANDRE, VALERE, ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma préſence ne vous gêne point. Comment, Mademoiſelle ? je ne connoiſſois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, & j'aurai ſoin de me ſouvenir par humilité qu'après avoir ſoupiré le plus conſtamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce ſeroit mieux fait que vous ne penſez, & vous auriez beſoin en effet de quelques leçons de modeſtie.

VALERE.

Quoi ! vous oſez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte ?

ANGELIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laiſſe; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non ; vous demeurerez ; il faut que je jouiſſe de toute votre honte.

ANGELIQUE.

Hé bien, jouiſſez.

VALERE.

Car, j'eſpere que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentimens en votre faveur.

ANGELIQUE.

Mon opinion là-deſſus ne changera rien à la choſe.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGELIQUE.

C'eſt fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici déſormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGELIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur, *montrant*

ſon frere, un attachement qui n'eſt de gueres inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate! Hélas, il ne me reſte plus qu'à mourir!

ANGELIQUE.

Valere, écoutez, j'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer par-deſſus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGELIQUE.

En vérité, vous ne le méritez gueres. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragé par un amour extravagant, conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractere. Il n'eſt pas tems

d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands dieux ! mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGELIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à préſent ma parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi, la...

ANGELIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous mainte-

nant de choiſir entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe ; choiſiſſez, Chevalier; mais choiſiſſez dès cet inſtant & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé. L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere faut-il balancer ſi longtems pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en eſt fait; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGELIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & conſidérez bien ces traits.

LEANDRE *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois recon-

noître cet objet-là.... c'eſt... oui, ma foi, c'eſt lui....

VALERE.

Qui, lui? Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGELIQUE.

Oui, Valere, c'étoit une femme juſqu'ici: mais j'eſpere que ce ſera déſormais un homme, ſupérieur à ces petites foibleſſes qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange ſurpriſe vous me jettez!

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'aſſurément on ne vous accuſera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre ſœur y a fait ajouter...

VALERE.

Ah! que vois-je?

MARTON.

La choſe n'eſt-elle pas claire? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel! & je ne meurs pas de honte?

MARTON.

Eh ! Monſieur, vous êtes peut-être le ſeul de votre ordre qui la connoiſſiez.

ANGELIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGELIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous préſente Léandre mon frere.

LEANDRE.

Souffrez, Monſieur. . .

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur & que le mien même en eſt augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous raſſemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux réſiſté à leurs mariages, j'avois d'abord réſolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y ſubſtitue. Angélique m'épouſera, Lucinde ira dans un Couvent ; Valere ſera déshérité : & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui eſt toiſé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc ? vous voilà tous in-

terdits ! Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

MARTON.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents ! La peſte des ſots amans & de la ſotte jeuneſſe dont l'inutile babil ne tarit point, & qui ne ſavent trouver un mot dans une occaſion néceſſaire !

LISIMON.

Allons, vous ſavez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LEANDRE.

Eh, Monſieur ! daignez ſuſpendre votre courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foibleſſe d'éprouver leur obéiſſance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monſieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

VALERE.

Oui, mon pere: mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LISIMON.

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je ſens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALERE.

Venez belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe : & je vais déſormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-meme.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE, COMÉDIE EN VERS.

AVERTISSEMENT.

RIEN n'eſt plus plat que cette Piece. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cauſe de la gaîté du troiſieme Acte & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité & au contentement d'eſprit où je vivois alors ſans connoître l'art d'écrire & ſans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Edition générale, j'eſpere avoir aſſez de raiſon pour en retrancher ce barbouillage, ſinon je laiſſe à ceux que j'aurai chargé de cette entrepriſe le ſoin de juger de ce qu'il convient, ſoit à ma mémoire, ſoit au goût préſent du Public.

ACTEURS.

DORANTE, } Amis.
VALERE, }

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Couſine d'Iſabelle.

LISETTE, Suivante d'Iſabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt dans le Château d'Iſabelle.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc, enfin, ſerrer des nœuds ſi doux :
Valere, à ſon retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureuſe. Ah ! ma chere Eliante !

ELIANTE.

Vous ſoupirez ? Hé bien ! Si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore & vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainſi votre cœur & le ſien ?

Car vous l'aimez un peu : du moins,
je le ſoupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits ſur
ma perſonne,
Couſine ; un premier choix m'a trop
mal réuſſi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faiſant celui-
ci.

ISABELLE.

Je veux ſuivre la loi que j'ai ſu me
preſcrire ;
Ou du moins... Car Dorante a voulu
me ſéduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de
mon cœur.
Serois-je donc ainſi la dupe d'un trom-
peur,
Qui par le ſuccès même en ſeroit plus
coupable ?
Et qui l'eſt trop, peut-être.

ELIANTE.

Il eſt donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée im-
punément.
Il vient. Éloignons-nous, ma Cou-
ſine, un moment.

Il n'eſt pas de ſon but auſſi près qu'il le penſe,
Et je veux à loiſir méditer ma vengeance.

SCENE II.

DORANTE.

ELLE m'évite encor! Que veut dire ceci?
Sur l'état de ſon cœur quand ſerai-je éclairci?
Hazardons de parler..... Son humeur m'épouvante....
Carlin connoît beaucoup ſa nouvelle Suivante;
Je veux... *Il apperçoit Carlin.* Carlin?

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château ?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-tems.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il eſt beau.

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable !

DORANTE.

Et ſi bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu ?

CARLIN.

Selon ; s'il nous reſtoit garni.
Cuiſine foiſonnante, & cellier bien fourni.

Pour

Pour vos amuſemens, Iſabelle, Eliante.
Pour ceux du ſieur Carlin, Liſette la Suivante :
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il eſt.....

CARLIN.

acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon ! par quelle aventure ?
Iſabelle n'eſt pas d'âge ni de figure
A perdre ſes châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il eſt à nous, te dis-je, & tout eſt décidé
Déjà dans mon eſprit.....

CARLIN.

Peſte ! la belle emplette !
Réſolue à part-vous ? c'eſt une affaire faite,
Le château déſormais ne ſauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me ſeconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh ! Monſieur, je n'ai pas une tête ſi vive,

Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon eſprit groſſier toujours dans l'embarras,
Ne ſait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je ſerois un Créſus ſans cette mal-adreſſe.

DORANTE.

Sais-tu mon tendre ami, qu'avec ta gentilleſſe
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer ſur ton dos quelque réalité?

CARLIN.

Ah ! de moraliſer je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas ! pauvre philoſophie !
Çà, vous pouvez parler; j'écoute ſans ſouffler.

DORANTE.

Apprends donc un ſecret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'eſt plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille ! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Iſabelle.

CARLIN.

Oh! quel ſecret! Ma foi
Je le ſavois ſans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

Oui, vous : vous conduiſez avec tant de myſtere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs myſtérieux, tous vos tours & retours
En inſtruiſent bientôt la ville & les fauxbourgs.
Paſſons. A votre amour la Belle répond-elle?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Iſabelle?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux?

DORANTE.

Parbleu ! Meſſeu Carlin, vous êtes curieux !

CARLIN.

Oh ! ce ton-là, ma foi, ſent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,
Vous le ſavez fort bien.

DORANTE.

Je ſuis ſûr de mon fait,
Iſabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'eſt de ſa tendre ardeur une preuve conſtante !

DORANTE.

Ecoute juſqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de ſon deuil déclara ſans retour
Que ſon cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Preſque dès ce moment mon ame en fut touchée ;
Je la vis, je l'aimai ; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je ſentis qu'il faudroit
Ménager ſon eſprit par un détour adroit:

Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie,
Et réglant mes discours sur sa philosophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ses amusemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peste! ceci va bien. En amusant les Belles
On vient au sérieux. Il faut rire auprès d'elles;
Ce qu'on fait en riant est autant d'avance.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'est passé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On est plus familier qu'après une journée;
Et mille aimables jeux se passent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque tems j'apperçois qu'Isabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.

Sa couſine toujours me reçoit de même œil ;
Mais ſous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réſerve Iſabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en ſecret prévoyant ſa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce Château que vous ſeul & Valere,
Qui près de la couſine en eſclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir ſon feu couronné.

DORANTE.

Moi donc n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant ſe contraindre,
Iſabelle aujourd'hui cherche à m'en impoſer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiſer ?
Mais avec quelque ſoin qu'elle cache ſa flâme,

Mon cœur a pénétré le ſecret de ſon ame;
Ses yeux ont ſur les miens lancé ces traits charmans,
Préſages fortunés du bonheur des amans.
Je ſuis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paye enfin mes ſoupirs, mes tranſports & mes larmes.

CARLIN.

Économiſez mieux ces exclamations;
Il eſt, pour les placer, d'autres occaſions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon miniſtere,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur;
Que vous faut-il de plus?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce château..... Mais j'apperçois Liſette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche diſcrette.

CARLIN.

Vous offenſez, Monſieur, les droits de mon métier.
On doit choiſir ſon monde & puis s'y confier.

DORANTE *le rappellant.*

Ah! j'oublois.... Carlin? j'ai reçu de Valere
Une Lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui,
S'il vient, cours auſſi-tôt m'en avertir ici.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH! c'eſt toi belle enfant? Et bon jour ma Liſette,
Comment vont les galans? A ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois:
Plus le nombre en eſt grand & mieux on fait ſon choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monſieur, un petit caractere,
Mais fort joli, vraiment!

DORANTE.

Bon, bon ! point de colere.
Tiens, avec ces traits-là, Liſette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi ?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galans diſcours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis,
Feignant de vouloir l'embraſſer.
J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monſieur !

DORANTE.

Tu ris
Et je veux rire auſſi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeſte !
Comme à m'interpréter, Monſieur, vous êtes leſte !
Je m'entends autrement, & ſais qu'auprès de nous
Ce jargon ſéduiſant de Meſſieurs tels que vous,

Montre, par ricochet, où le diſcours s'adreſſe.

DORANTE.

Quoi ! tu penſerois donc qu'épris de ta maîtreſſe.....

LISETTE.

Moi ? je ne penſe rien, mais ſi vous m'en croyez
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah ! je l'avois prévu ! l'ingrate a vu ma flâme,
Et c'eſt pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela ?

DORANTE.

Qui me l'a dit ! c'eſt toi.

LISETTE.

Moi ? je n'y ſonge pas.

DORANTE.

Comment !

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés eſt-ce un rêve ?
Eſt-ce un conte ?

LISETTE.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu vous monte !

Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah ! daigne m'éclaircir.
Quel plaiſir peux-tu prendre à me faire ſouffrir ?

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-tems, vous, me faire myſtere
D'un ſecret dont je dois être dépoſitaire;
J'ai voulu vous punir par un peu de ſouci.
Iſabelle n'a rien appereu juſqu'ici. *à part.*
C'eſt mentir. Mais gardez qu'elle ne vous ſoupçonne ; *haut.*
Car je doute en ce cas que ſon cœur vous pardonne.
Vous ne ſauriez penſer juſqu'où va ſa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

LISETTE.

Elle vient. Eſſayez de lire dans ſon ame,
Et ſur-tout avec ſoin cachez lui votre flâme ;
Car vous êtes perdu ſi vous la laiſſez voir.

DORANTE.

Hélas ! tant de lenteur me met au déſeſpoir.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

AH ! Dorante, bon jour. Quoi ! tous deux tête-à-tête !
Eh mais ! vous faiſiez donc votre cour à Liſette ?
Elle eſt vraiment gentille & de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me ſuffit qu'elle vous appartient
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre objet, rien ne vous reſte à faire,
Car Liſette s'attache à tous mes ſentimens.

DORANTE.

Ah Madame ! . . . .

ISABELLE.

Oh ! ſur-tout, quittons les complimens,
Et laiſſons aux amans ce vulgaire langage.
La ſincere amitié de ſon froid étalage
A toujours dédaigné le fade & vain ſecours :
On n'aime point aſſez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois heureux qui peut le dire.

LISETTE, *bas.*

Taiſez-vous donc, jaſeur.

ISABELLE.

J'oſerois bien prédire
Que, ſur le ton touchant dont vous vous exprimez,
Vous aimerez bientôt, ſi déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame ?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, ſans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh ! ma foi, pour le coup mon homme eſt en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des ſymptomes d'amour.

DORANTE.

(*haut à Liſette avec affectation.*)
Madame, en vérité.... Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir ?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.
Haut à Dorante.
Mais il faut bien, Monſieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franchement ;
Seriez-vous amoureux ?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de....,

DORANTE.

Non vraiment,
Madame il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton poſitif, je n'ai plus rien à dire.
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en impoſer.

DORANTE.

J'aimerois mieux mourir que de vous abuſer.

LISETTE, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien; j'en ſuis aſſez contente.

ISABELLE.

Ainſi donc, votre cœur qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, & juſques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne lui.

DORANTE, *à part.*

Ciel! ſe vit-on jamais en pareille détreſſe!

LISETTE.

Madame, il n'oſe pas, par pure politeſſe
Donner à ce diſcours ſon approbation;
Mais je ſais que l'amour eſt ſon averſion.
Bas à Dorante. Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien, j'en ſuis charmée.
Voilà notre amitié pour toujours confirmée,
Si ne ſentant, du moins, nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer ſans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien
qu'il ne faſſe.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui? c'eſt de mau-
vaiſe grace.

DORANTE.

Hélas! j'approuve tout; dictez vos vo-
lontés.
Tous vos ordres par moi ſeront exécu-
tés.

ISABELLE.

Ce ne ſont point des loix, Dorante,
que j'impoſe,
Et ſi vous répugnez à ce que je pro-
poſe,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter
bons amis.

DORANTE.

Ah! mon goût à vos vœux ſera tou-
jours ſoumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaiſant; je veux être
indulgente,
Et pour vous en donner une preuve
évidente,
Je déclare à préſent qu'un ſeul jour,
un objet
Doivent borner le vœu qu'ici vous
avez fait.

Tenez pour ce jour ſeul votre cœur en
défenſe ;
Evitez de l'amour juſques à l'apparence;
Envers un ſeul objet que je vous nom-
merai ;
Réſiſtez aujourd'hui, demain je vous
ferai
Un don. . . .

DORANTE, *vivement.*

A mon choix ?

ISABELLE.

Soit, il faut vous ſatisfaire ;
Et je vous laiſſerai régler votre ſalaire.
Je n'en excepte rien que les loix de
l'honneur,
Je voudrois que le prix fût digne du
vainqueur.

DORANTE.

Dieux ! quels légers travaux pour tant de
récompenſe !

ISABELLE.

Oui, mais ſi vous manquez un moment
de prudence,
Le moindre acte d'amour, un ſoupir,
un regard,
Un trait de jalouſie, enfin, de votre
part,
Vous privent à l'inſtant du droit que je
vous laiſſe :
Je punirai ſur moi votre propre foibleſſe,

En vous voyant alors pour la derniere fois.
Telles ſont du pari les immuables loix.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles alarmes,
Mais quel eſt donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi ſont tant à redouter ?

ISABELLE.

Votre cœur aiſément pourra les rebuter,
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'eſt ?

ISABELLE.

C'eſt moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette ſurpriſe extrême?
Si le combat avoit moins de facilité.
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; ſa figure eſt à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non ; je n'en reviens pas. Mais il faut
me contraindre.
Cherchons en cet inſtant à remettre
mes ſens.
Mon cœur contre ſoi-même a lutté trop
long-tems ;
Il faut un peu de treve à cet excès de
peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui
m'entraîne,
Et je ne ſais prévoir, à force d'y penſer,
Si l'on veut me punir ou me récompen-
ſer.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le ſort me
touche l'ame.
Vous vous plaiſez par trop à maltraiter
ſa flâme,
Et vous le puniſſez de ſa fidélité.

ISABELLE.

Va, Liſette ; il n'a rien qu'il n'ait bien
mérité.

Quoi ! pendant ſi long-tems il m'aura pu ſéduire ?
Dans ſes pieges adroits il m'aura ſu conduire ?
Il aura, ſous le nom d'une douce amitié....

LISETTE.

Fait proſpérer l'amour.

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié ?
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juſte châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils ſont amans, ils dépendent de nous ;
Leur tour ne vient que trop ſi-tôt qu'ils ſont Epoux !

LISETTE.

Ce ſont bien, il eſt vrai, les plus francs hypocrites !
Ils vous ſavent long-tems faire les chatemites :
Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE.

en ſoi-même. Oui, le tour eſt heureux.
à Liſette.
Je médite à Dorante une aſſez bonne piece

Où nous aurons beſoin de toute ton adreſſe.
Valere en peu de jours doit venir de Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruſe ſans pareilles.

ISABELLE.

Valere & ma Couſine unis d'un même amour
Doivent ſe marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon deſſein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle eſt la bonté même & que peu délié
Son eſprit n'eſt pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encore ſon cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit..... attends..... mais oui; voilà le fait.
Nous pouvons aiſément la tromper elle-même;
Cela n'en fait que mieux pour notre ſtratagême.

LISETTE.

Mais ſi Dorante, enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piege où vous l'aurez jetté,
Vous ne pouſſerez pas, du moins, la raillerie
Plus loin que ne permet une plaiſanterie?

ISABELLE.

Qu'appelles-tu, plus loin, Ce ſont ici des jeux,
Mais dont l'événement doit être ſérieux.
Si Dorante eſt vainqueur & ſi Dorante m'aime
Qu'il demande ma main, il l'a dès l'inſtant même:
Mais ſi ſon foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'eſt laiſſé dicter;

Si ſon étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de ſa ſéduction,
Et dont je punirai ſon indiſcrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légere
Pour qui la moindre peine eſt encor trop ſévere?

ISABELLE.

D'abord, à ſes dépens nous nous amuſerons.
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OUI tout a réuſſi, Madame, par merveilles.
Eliante écoutoit de toutes ſes oreilles,

Et ſur nos propos feints, dans ſa vaine terreur
Nous donne bien, je penſe, au Diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?
D'une amie en ſecret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très-aſſurément
Ce procédé va mal avec mon caractere.
D'ailleurs....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui ſait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laiſſer ſon bien.
Ah ! qu'on eſt généreux quand il n'en coûte rien !

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne ſuis pas capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable ?

ISABELLE.

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, eſt malin.

LISETTE.

Très-malin.

ISABELLE.

Mais....

LISETTE.

Les frais en ſont faits, il faut en voir la fin,
N'eſt-ce pas?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fauſſe lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh! vraiment!
Carlin eſt ſi nigaud que....

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre ſtratagême.

SCENE II.

CARLIN.

VALERE eſt arrivé, moi j'accours l'inſtant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ? Hom, qu'il m'en doit de belles !
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des ailes :
Il en faut en effet pour ſervir un amant,
S'il ne nourrit ſon monde aſſez légérement
Pour compenſer cela. Quelle maudite vie.
Que d'être aſſujettis à tant de fantaiſies !
Parbleu ! Ces maîtres-là ſont de plaiſans ſujets !
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets !

SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL que viens-je d'entendre! & qui voudra le croire?
Inventa-t-on jamais perfidie auſſi noire?

CARLIN.

Eliante paroit; elle a les yeux en pleurs!
A qui diable en a-t-elle?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Iſabelle & Valere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup ſûr quelque nouveau myſtere.

ELIANTE.

Ah! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici!

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve auſſi,
Madame, ſi je puis vous y marquer mon zele.

ELIANTE.

Cours appeller Dorante & dis-lui qu'Iſabelle,
Liſette, & ſon ami nous trahiſſent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, & déjà par deux fois
J'ai couru juſqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis eſt reſté pour l'attendre.

ELIANTE.

Valere ? Ah ! le perfide ! il mépriſe mon cœur,
Il épouſe Iſabelle, & ſa coupable ardeur
A ſon ami Dorante arrachant ſa maîtreſſe,
Outrage en même tems l'honneur & la tendreſſe.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un ſi bizarre fait ?
Il faut ſe défier des rapports qu'on nous fait.

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hazard dans la chambre prochaine ;

Iſabelle & Liſette arrangeoient leur complot.
A travers la cloiſon, juſques au moindre mot
J'ai tout entendu....

CARLIN.

Mais, c'eſt de quoi me confondre!
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous ſervir?

ELIANTE.

Liſette en peu d'inſtans ſûrement doit ſortir
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Iſabelle en ſes mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la ſurprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante; il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle;
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage eſt le ſien.

CARLIN.

Madame, la douleur
Que je reſſens pour vous dans le fond de mon cœur...

Allume dans mon ame... une telle colere....
Que mon eſprit.... ne peut.... ſi je tenois Valere...
Suffit... je ne dis rien.... Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous ſervir... ou nous vous ſervirons.

ELIANTE.

De mon juſte retour tu peux tout te promettre:
Liſette va venir: ſouviens-toi de la lettre.
Un autre procédé ſeroit plus généreux,
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connoître,
C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître.

SCENE IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI! C'eſt bien dit: mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.

Liſette n'eſt pas grue, & le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne ſorte.
Je. n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point... Le cas eſt important;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos.... C'eſt Liſette, & j'apperçois la lettre.
Eliante, ma foi, ne s'eſt trompée en rien.

SCENE V.

CARLIN, LISETTE *avec une lettre dans le ſein.*

LISETTE, *à part.*

VOILA déjà mon drôle aux aguets; tout va bien.

CARLIN.

A part. Hazardons l'aventure. *haut.* Et comment va, Liſette?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en vedette
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrouſſer les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois aſſez à piller les paſſans
Qui te reſſembleroient.

LISETTE.

Auſſi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui ſeroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant, je n'ai rien ?

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.
Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre... *eſſayant d'eſcamoter la lettre.*

LISETTE.

Fort bien, mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment. *Elle met la lettre dans la poche de ſon tablier du côté de Carlin.*

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'eſt-ce que cette lettre? où vas-tu donc la mettre?

LISETTE, *feignant d'être embarraſſée.*

Cette lettre, Carlin? Eh! mais, c'eſt une lettre...
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh! vraiment! je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui... *Il tâche encore de prendre la lettre.*

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche oppoſée à Carlin.*

Déjà deux fois
Vous avez eſſayé de la prendre par ruſe.
Je voudrois bien ſavoir....

CARLIN.

Je te demande excuſe;
Je dois à tes ſecrets ne prendre aucune part.
Je voulois ſeulement ſavoir ſi par hazard
Cette lettre n'eſt point pour Valere ou Dorante.

LISETTE.

Et ſi c'étoit pour eux....

CARLIN.

D'abord, je me préſente;

Ainſi que je ferois même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même & vous ſauver des pas.

LISETTE.

Elle eſt pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens ; voyons la lettre.

LISETTE.

Et ſi vous la donnant, je vous faiſois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous ?

CARLIN.

Oui, Liſette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :
De ne la point montrer on a ſu me preſcrire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'eſt un autre point :
Ton honneur & le mien ne ſe reſſemblent point.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur Carlin, j'en ſerois très-fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah ! vous êtes cachée !
Je connois maintenant quel eſt votre motif.
Votre eſprit en détours ſeroit moins inventif,
Si la lettre touchoit un autre que vous-même ;
Un traître de rival eſt l'objet du ſtratagême,
Et j'ai, pour mon malheur, trop ſu le pénétrer,
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il eſt vrai ; d'un rival devenue amoureuſe,
De vos ſoins déſormais je ſuis peu curieuſe.

CARLIN, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahiſſez.
Sans retour pour mes ſoins, pour mes travaux paſſés.
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorſque je vous aidois à pliſſer vos cornettes,
Quand je vous faiſois voir la foire ou l'Opéra,

Toujours, me diſiez-vous, notre amour durera.
Mais déjà d'autres feux ont chaſſé de ton ame
Le charmant ſouvenir de ton ancienne flamme.
Je ſens que le regret m'accable de vapeurs;
Barbare, c'en eſt fait, c'eſt pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe en foibleſſe.

Pendant que Liſette le ſoutient & lui fait ſentir ſon flacon, Carlin lui vole la lettre.

Pourquoi vouloir auſſi lui cacher ma tendreſſe,
C'eſt moi qui l'aſſaſſine. Eh! vîte mon flacon;
Sens, ſens, mon pauvre enfant, *à part.* Ah! le ruſé fripon!
Haut. Comment te trouves-tu?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort ſeroit ſuivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'eſt ma lettre, coquin, qui t'a reſſuſcité.
Haut. Avec toi cependant, trop long-tems je m'amuſe;
Il faudra que je rêve à trouver quelque excuſe,
Et déjà je devrois être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour?
Raſſure-moi, du moins, ſur ta perſévérance.

LISETTE.

Et quoi! peux-tu douter de toute ma conſtance?
A part. Il croit m'avoir dupée, & rit de mes propos;
Avec tout leur eſprit les hommes ſont des ſots.

SCENE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe & voici ma conquête.
Ce n'eſt pas tout; il faut encore un coup de tête :
Car, à Dorante ainſi ſi je vais la porter,
Il la rend auſſi-tôt ſans la décacheter;
La choſe eſt immanquable : & cependant Valere
Vous lui ſouffle Iſabelle, & ſous mon miniſtere
Je verrai ſes appas, je verrai ſes écus
Paſſer en d'autres mains & mes projets perdus !
Il faut ouvrir la lettre... Eh ! oui; mais ſi je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol ſe découvre,
Valere pourroit bien... la peſte ſoit du ſot !
Qui Diable le ſaura ? moi, je n'en dirai mot.
Liſette aura ſur moi quelque ſoupçon peut-être :

Et bien, nous mentirons... Allons,
ſervons mon maître,
Et contentons ſur-tout ma curioſité.
La cire ne tient point: tout eſt déjà
ſauté:
Tant mieux: la refermer ſera choſe
facile...
Il lit en parcourant.
Diable! voyons ceci.
Il lit.

Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valere, ſuppoſant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en ſommes convenus. Dorante eſt notre dupe plus que jamais: il eſt toujours perſuadé que c'eſt à Eliante que vous en voulez, & j'ai imaginé là-deſſus un ſtratagême aſſez plaiſant, pour nous amuſer à ſes dépens & l'empêcher de troubler notre mariage: j'ai fait avec lui une eſpece de pari, par lequel il s'eſt engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalouſie, ſous peine de ne me voir jamais. Pour le ſéduire plus ſurement, je l'accablerai de tendreſſes outrées, que vous ne devez prendre à ſon égard que pour ce qu'elles valent; s'il manque à ſon engagement, il m'autoriſe à rompre avec lui ſans détour; & s'il

l'observe, il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu; le Notaire est déjà mandé; tout est prêt pour l'heure marquée, & je puis être à vous dès ce soir.

ISABELLE.

Tubleu, le joli style!
Après de pareils tours on ne dit rien, sinon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.
Oh! que voici de quoi bien réjouir mon maître!
Quelqu'un vient: c'est lui-même.

SCENE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

OU te tiens-tu donc, traître?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-tems....

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrèz en tout la même pétulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'eſt-ce que ce diſcours ?

CARLIN.

Ce n'eſt rien ; ſeulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle ſotte nouvelle
Viens-tu ?.....

CARLIN.

Point de courroux : Je ſais bien qu'Iſabelle
Dans le fond de ſon cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un ſi doux ſentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, eſt de ſon caractere.

Il lit la lettre.

Que vois-je malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous ſoupçonner que c'eſt moi qui l'ai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chere Suivante
Je l'ai ſurpris tantôt par ordre d'Eliante,

DORANTE.

D'Eliante ! Comment ?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahiſon qu'arrangeoient de concert
Iſabelle & Liſette, &, pour vous en inſtruire,
Juſqu'en ce veſtibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah ! je ſuis confondu !
Aveuglé que j'étois ! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence ?
On abuſe aiſément un cœur ſans défiance.
Ils ſe rioient ainſi de ma ſimplicité ?

CARLIN.

Pour moi, depuis long-tems je m'en étois douté.

Continuellement on les trouvoit enſemble.

DORANTE.

Ils ſe voyoient fort peu devant moi, ce me ſemble.

CARLIN.

Oui, c'étoit juſtement pour mieux cacher leur jeu :
Mais leurs regards....

DORANTE.

Non pas; ils ſe regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'inſtant ayant trouvé Valere,
J'aurois dû voir au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Eliante avec art il faiſoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange ?
Mais que ſert le regret ? & qu'y faire, après-tout ?

DORANTE.

Rien ; je veux ſeulement ſavoir ſi juſqu'au bout

Ils oſeront porter leur lâche ſtratagême.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin vous-même.....

DORANTE.

Je veux voir Iſabelle, & feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendreſſe elle a ſu préparer ;
Pour la mieux déteſter je prétends me contraindre
Et ſur ſon propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce ſoir.

CARLIN *va & revient.*

Peut-être.....

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.
Elle vient. A ſes yeux déguiſons ma colere.
Qu'elle eſt charmante ! Hélas ! comment ſe peut-il faire
Qu'un eſprit auſſi noir anime tant d'attraits ?

SCENE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'eſt plus tems d'affecter déſormais
Sur mes vrais ſentimens un ſecret inutile.
Quand la choſe nous touche on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint ſe livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante, & ma flâme ſincere
Quittant ces vains dehors d'une ſageſſe auſtere
Dont le faſte ſert mal à déguiſer le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler ſon ardeur.
Après avoir long-tems vanté l'indifférence,
Après avoir ſouffert un an de violence,

Vous ne ſentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on ſe voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir ; je n'avois pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond & je ne puis douter
Combien, en le faiſant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre diſcrétion, vos feux, votre conſtance,
Ne méritoient pas moins que cette récompenſe ;
C'eſt au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'eſpoir dont je l'avois privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colere,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire ;
Et mon exemple ſeul a pu vous diſpenſer
De me cacher un feu qui devoit m'offenſer.

Mais quand à vos regards toute ma flâme éclate
Sur vos vrais ſentimens peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici ſe déclarer ;
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'eſpérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne,
Mon bonheur eſt trop grand pour le croire ſans peine.
Quand je ſonge quel prix vous m'avez deſtiné,
De vos rares bontés je me ſens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, ſous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'eſt pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air ſoit tranquille,
Mais il ſemble annoncer plus de torrens de bile,
Que de tranſports d'amour : je ne crois pas pourtant,

Que mon discours, pour vous, ait eu rien d'insultant,
Et, sans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux,
Et je ne trouve point, sans doute, en mon mérite
De quoi justifier ici votre conduite :
Mais, je vois qu'avec moi vous voulez plaisanter ;
C'est à moi de savoir, Madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'est pousser bien loin la modestie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaisanterie,
Il nous en coûte assez en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de semblables aveux.
Mais je crois pénétrer le secret de votre ame ;

Vous

Vous craignez que, cherchant à tromper votre flâme
Je ne veuille abuſer du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroit étrange
Qu'avec autant d'eſprit on prenne ainſi le change :
Penſez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions ſi fort les tranſports indiſcrets,
Et qu'un amour ardent juſqu'à l'extravagance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence ?
Croyez, ſi votre ſort dépendoit du pari,
Que c'eſt de le gagner que vous ſeriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la Comédie ;
Votre talent m'étonne, il me fait même envie,
Et, pour ſavoir répondre à des diſcours ſi doux,
Je voudrois en cet art exceller comme vous :

Mais, pour vouloir trop loin pouſſer le badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon perſonnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop ſérieux.....

ISABELLE.

A la plaiſanterie, il n'en feroit que mieux.
Tout de bon, je ne ſais où de cette boutade,
Votre eſprit a pêché la groteſque incartade.
Je m'en amuſerois beaucoup en d'autres tems.
Je ne veux point ici vous gêner plus long-tems.
Si vous prenez ce ton par pure gentilleſſe,
Vous pourriez l'aſſortir avec la politeſſe:
Si vos mépris pour moi veulent ſe ſignaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en conſoler.

DORANTE *en fureur.*

Ah! per.....

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faiſant effort pour ſe calmer*
Je me tais.

ISABELLE, *à part.*
De peur d'étourderie,
Allons faire en ſecret veiller ſur ſa furie.
Dans ſes emportemens je vois tout ſon amour.....
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour. *Elle ſort en faiſant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.*

SCENE IX.

DORANTE.

ME ſuis-je aſſez long-tems contraint en ſa préſence?
Ai-je montré près d'elle aſſez de patience?
Ai-je aſſez obſervé ſes perfides noirceurs?
Suis-je aſſez poignardé de ſes fauſſes douceurs?
Douceurs pleines de fiel, d'amertume & de larmes,

Grands Dieux ! que pour mon cœur
vous euſſiez eu de charmes,
Si ſa bouche, parlant avec ſincérité
N'eût pas au fond du ſien trahi la
vérité !
J'en ai trop enduré, je devois la con-
fondre ;
A cette lettre, enfin, qu'eût-elle oſé
répondre ?
Je devois à mes yeux un peu l'humi-
lier ;
Je devois .... mais plutôt, ſongeons à
l'oublier.
Fuyons, éloignons-nous de ce ſéjour
funeſte ;
Achevons d'étouffer un feu que je dé-
teſte,
Mais ne partons qu'après avoir tiré
raiſon
Du perfide Valere & de ſa trahiſon.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardens à la colere?
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire!
Voilà mes bons amis ſi prompts à s'engager:
Ils ſont encore plus prompts, ſouvent, à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, & t'en demande excuſe:
Mais pouvois-je prévoir une ſemblable ruſe?
Qu'un cœur bien amoureux eſt facile à duper!
Il n'en falloit pas tant, hélas! pour me tromper.

VALERE.

Ami, je ſuis charmé du bonheur de
ta flâme.
Il manquoit à celui qui pénetre mon
ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes
ſentimens,
Et de nous voir heureux tous deux en
même-tems.

LISETTE *à Valere.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre
aiſe;
Mais pour Monſieur Dorante, il faut,
ne lui déplaiſe,
Qu'il nous faſſe l'honneur de prendre
ſon congé.

DORANTE.

Quoi! ſonges-tu....

LISETTE.

C'eſt vous qui n'avez pas ſongé
A la loi qu'aujourd'hui vous preſcrit
Iſabelle.
On peut ſe battre au fond pour une
bagatelle,
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut
épouſer:
Mais Iſabelle eſt femme à s'en formaliſer.
Elle va, par orgueil, mettre en ſa fan-
taiſie,

Qu'un tel combat s'eſt fait par pure jalouſie ;
Et ſur de tels exploits, je vous laiſſe à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger ?

DORANTE.

Liſette, ah ! mon enfant, ſerois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable ?
Ta maîtreſſe de tout ſe rapporte à ta foi ;
Si tu veux me ſauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes prouëſſes
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas de mes foibleſſes
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaiſſe à prier :
Tuer d'abord les gens c'eſt la bonne maniére.

VALERE.

Peux-tu voir de ſang-froid comme il ſe déſeſpere,

Liſette ? Ah ! ſa douleur auroit dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir,
Et contre moi, peut-être, il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avois compté ſur toi, mon attente eſt trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare ſecret !
Mais il eſt du vieux tems, j'en ai bien du regret,
C'étoit un beau prétexte.

VALERE.

Eh ! ma pauvre Liſette !
Laiſſe de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous ſi tu le peux, ſi tu le veux du moins,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes ſoins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'eſpérance accomplie
Diſpoſe de mes biens, diſpoſe de ma vie ;
Cette bague d'abord....

LISETTE *prenant la bague.*

Quelle néceſſité !
Je prétends vous ſervir par généroſité.
Je veux vous protéger auprès de ma maîtreſſe ;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendreſſe ;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal & ramener Valere,
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le myſtere :
Que ſi je ne pouvois autrement tout parer,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.
C'eſt donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre,
Et qu'il vous a fallu, Monſieur, tenir à quatre.
Mais je devois de plus obſerver avec ſoin
Les geſtes, dits & faits dont je ſerois témoin,
Pour voir ſi vous étiez fidele à la gageure.
Or, ſi je m'en tenois à la vérité pure,

Vous ſentez bien, je crois, que c'eſt fait de vos feux :
Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux,
Il me vient dans l'eſprit une nouvelle idée . . .

DORANTE.

Qu'eſt-ce ? . . .

VALERE.

Dis-nous un peu. . . .

LISETTE.

Je ſuis perſuadée . . .
Non. . . . ſi. . . . ſi-fait. . . je crois. . . . ma foi, je n'y ſuis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de ſoins ſuperflus ?
L'idée eſt toute ſimple ; écoutez-bien, Dorante :
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente
Iſabelle chez vous va vous faire appeller,
Venez ; mais comme ſi j'avois ſu vous céler
Le projet qu'aujourd'hui ſur vous elle médite,
Vous viendrez ſur le pied d'une ſimple viſite,

Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contrediſant rien de ce qu'elle voudra.
Ce ſoir un feint contrat pour elle & pour Valere
Vous ſera propoſé pour vous mettre en colere;
Signez-le ſans façon; vous pouvez être ſûr.
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Iſabelle, obligée à tenir ſa parole,
Vous céde le pari, peut-être dès ce ſoir,
Et le prix, par la loi, reſte en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux! quel eſpoir flatteur ſuccede à ma ſouffrance!
Mais n'abuſes-tu point ma crédule eſpérance?
Puis-je compter ſur toi?

LISETTE.

Le compliment eſt doux!
Vous me payez ainſi de ma bonté pour vous?

VALERE.

Il eſt fort queſtion de te mettre en colere !
Songe à bien accomplir ton projet ſalutaire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
Connois à ſes terreurs l'excès de ſon tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impatiente....

LISETTE.

Que les amans ſont vifs ! Oui, venez avec moi.
A Dorante. Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCENE II.

DORANTE.

JE verrois terminer tant de peines cruelles !
Je pourrois voir enfin mon amour couronné !

Dieux ! à tant de plaiſirs ſerois-je deſtiné ?
Je ſens que les dangers ont irrité ma flâme ;
Avec moins de fureur elle brûloit mon âme,
Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laiſſer connoître.
Avant le tems preſcrit je ne dois point paroître.
Hélas ! mon foible cœur ne peut ſe raſſurer,
Et je crains encore plus que je n'oſe eſpérer.

SCENE III.

ELIANTE, VALERE.

ELIANTE.

OUI, Valere, déjà de tout je ſuis inſtruite,
Avec beaucoup d'adreſſe elles m'avoient ſéduite,

Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que ſans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALERE.

Eh ! quoi, belle Eliante, avez-vous donc pu croire
Que Valere à ce point ennemi de ſa gloire,
De ſon bonheur, ſur-tout, cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avoient flatté ſes vœux ?
Ah! que vous avez mal jugé de ma tendreſſe !

ELIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foibleſſe.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté !
Iſabelle à la fin, par mes pleurs attendrie
A, par un franc aveu, calmé ma jalouſie :
Mais cet aveu, pourtant en exigeant de moi,
Que ſur un tel ſecret je donnaſſe ma foi,

Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce ſacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainſi.

VALERE.

Dorante eſt comme vous inſtruit de tout ceci.
Gardez votre ſecret en affectant de feindre.
Iſabelle bientôt laſſe de ſe contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour,
Tombe en ſon propre piege & ſe rend à l'amour.

SCENE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE, & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en ſoi-même.*

CE ſang-froid de Dorante & me pique & m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage

De rechercher du moins un éclairciſſement!

LISETTE *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même-tems appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encore le ſecours de Valere :
Je crois qu'il voudra bien nous ſervir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zele ſuffit & mon reſpect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous-même.

ISABELLE.

J'ai beſoin d'un mari ſeulement pour ce ſoir,
Voudriez-vous bien l'être ?

ELIANTE.

Eh ! mais il faudra voir.
Comment ! il vous faut donc des cautions, Couſine,
Pour pleiger vos maris ?

LISETTE.

Oh! oui; car pour la mine,
Elle trompe ſouvent.

ISABELLE *à Valere.*

Et bien, qu'en dites-vous ?

VALERE.

On ne refuſe pas, Madame, un ſort ſi doux;
Mais d'un terme trop court....

ISABELLE.

Il eſt bon de vous dire,
Au reſte, que ceci n'eſt qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante eſt là; ſans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'eſpere que ſon cœur ne pourra réſiſter
Au trait que je lui garde.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE. VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

AH ! vous voilà, Dorante,
De vous voir auſſi peu, je ne ſuis pas contente :
Pourquoi me fuyez-vous ? trop de préſomption
M'a fait croire, il eſt vrai, qu'un peu de paſſion
De vos ſoins près de moi pouvoit être la cauſe :
Mais faut-il pour cela prendre ſi mal la choſe ?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ſes feux,
Je n'avois pas penſé que ce fût une offenſe
A troubler entre nous la bonne intelligence ;
Vous m'avez, cependant, par des airs ſuffiſans,

Marqué trop clairement vos mépris offenſans ;
Mais ſi l'amant mépriſe un ſi foible eſclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage ;
Ma tendreſſe n'eſt pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je ſens ce que je dois à vos bontés, Madame,
Mais vos ſages leçons ont ſi touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même ſincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Liſette, qu'il eſt froid ! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon ! c'eſt qu'il eſt piqué ; c'eſt par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous ſerez bien ſurpris
D'apprendre en cet inſtant le parti que j'ai pris.

Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous même ?

ISABELLE.

En perſonne. D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Ferois-je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'eſt fort bien fait.
Cet hymen-là s'eſt fait avec un grand ſecret.

ISABELLE.

Point. C'eſt ſur le refus que vous m'avez ſu faire
Que je vais épouſer. . . . . devinez.

DORANTE.

Qui ?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere ? Ah ! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc ? . . . . .

ISABELLE.

Me cede ſon amant.

DORANTE.

Parbleu ! voilà, Madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait eſt bizarre ;

Car, ſi c'étoit après ; ah ! qu'on en céderoit
Pour ſe débarraſſer.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Liſette, il me paroit
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine :
Attendez le contrat, & vous verrez ſa mine.

ISABELLE, *à part.*

Périſſent mon caprice & mes jeux inſenſés !

UN LAQUAIS.

Le Notaire eſt ici.

DORANTE.

Mais, c'eſt être preſſés.
Le contrat dès ce ſoir ! Ce n'eſt pas raillerie.

ISABELLE.

Non, ſans doute, Monſieur, & même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y ſigner.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me réſigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il ſigne, c'en eſt fait, il faut que j'y renonce.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat je prononce?

VALERE.

Non, Monſieur le Notaire; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame; il ſuffit qu'à ſon goût
Le contrat ſoit paſſé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient perſonne ait à ſe plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puiſqu'il eſt ainſi, je vais ſommairement,
En bref, ſuccinctement, compendieuſement
Réſumer, expliquer, en ſtyle laconique,

Les points articulés en cet acte authentique,
Et joüxte la minute entre mes mains reſtant.
Ainſi que ſelon droit & coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item, pour leurs familles,
Biſayeuls, triſayeuls, pere, enfans, fils & filles,
Du moins réputés tels, ainſi que par la loi,
Quem nuptiæ monſtrant il appert faire foi.
Item, pour leur pays, ſéjour & domicile,
Paſſé, préſent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,
Préciput, hypotheque, & biens paraphernaux.
Item, encor, pour ceux de leur eſtoc & ligne....

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur inſigne,
Si de ces mots cornus le poumon dégagé,
Il vous plaiſoit, Monſieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous ſont
fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clau-
ſes ſubtiles,
Mais on n'a nul deſir de les voir au-
jourd hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant
icelui.
A le corroborer de votre ſignature.

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon
écriture.
A vous Valere.

ELIANTE, *bas à Iſabelle.*

Au moins, ce n'eſt pas tout de
bon,
Vous me l'avez promis, Couſine ?

ISABELLE.

Eh ! mon Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire auſſi la
grace.....

Elle lui préſente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt
rien qu'on ne faſſe.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat: je crains la fin de
tout ceci.

DORANTE,

DORANTE, *à part.*

Le futur eſt en blanc ; tout va bien juſqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il ſigne ſans façon ! . . . à la fin je ſoupçonne. . . . .

A Liſette. Ne me trompez-vous point ?

LISETTE.

En voici d'une bonne !
Il ſeroit fort plaiſant que vous le penſaſſiez !

ISABELLE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous me trompaſſiez ;
Je ſerois ſûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire, quoi ?

ISABELLE.

Rien. Mais je ſerois contente.

LISETTE, *à part.*

Que les pauvres enfans ſe contraignent tous deux !

ISABELLE, *à Valere.*

Valere, enfin, l'hymen va couronner nos vœux ;
Pour en ſerrer les nœuds ſous un heureux auſpice,
Faiſons en les formant un acte de juſtice.
A Dorante à l'inſtant je cede le pari.

J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon
esprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois
abusée.
En secret mille fois je m'étois accusée
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piege assez fin, il s'est préci-
pité ;
Mais il ne m'est resté pour fruit de mon
adresse,
Que le regret de voir que son cœur
sans tendresse
Bravoit également & la ruse & l'amour.
Choisissez donc, Dorante, & nommez
en ce jour,
Le prix que vous mettez au gain de
la gageure ;
Je dépens d'un époux, mais je me
tiens bien sûre
Qu'il est trop généreux pour vous le
disputer.

VALERE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu
compter
Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire
Je demande.....

ISABELLE.

Eh bien, quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire,

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

Il eſt donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, *à ſes pieds.*

Eh ! quoi ! belle Iſabelle,
Ne vous laſſez-vous point de m'être ſi cruelle ?
Faut-il encor.....

SCENE VII.

CARLIN, *botté & un fouet à la main.*
Tous les Acteurs de la Scene précédente.

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux ſont tout prêts,
La chaiſe nous attend.

DORANTE.

La peſte des Valets !

CARLIN.

Monſieur, le tems ſe paſſe.

VALERE.

Eh ! quelle fantaiſie
De nous troubler....

CARLIN.

Il eſt ſix heures & demie.

DORANTE.

Te tairas-tu ?

CARLIN.

Monſieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien à mon gré le plus maudit bavard !
Madame, pardonnez.....

CARLIN.

Monſieur, il faut me taire,
Mais nous avons ce ſoir bien du chemin à faire !

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puiſſe-t-il t'emporter !

ELIANTE.

Liſette, explique-lui....

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter ?
Et peut-on dire un mot où parle Monſieur Carle ?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh ! parle au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle :
Parle, pendant qu'on parle : & quand on a parlé :
Parle encore, pour finir ſans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable ?
A Iſabelle. Puis-je, enfin, me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos loix m'ont promis ?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce don vous eſt bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie ;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main & vous laiſſe mon cœur.

DORANTE, *baiſant la main d'Iſabelle.*

Ah ! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc ? aurois-je la berlue.

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-bonne vue,
Riant. Témoin la lettre.....

CARLIN.

Eh! bien ; de quoi veux-tu parler?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'étoit tout exprès ? . . .

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille !
Tu t'imaginerois donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je ſens que j'avois tort ; cette ruſe d'enfer
Te doit donner le pas ſur Monſieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaiſon ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je ſuis portée :
Tu vois que par mes ſoins ici tout eſt content ;
Ils vont ſe marier, en veux-tu faire autant?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le ſaut, mais ſois bonne diableſſe ;
A me cacher tes tours mets toute ton adreſſe ;

Toujours dans la maiſon fais proſpérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en ſaurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus ſage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage ;
Belles, ſur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut ſans danger ſe jouer à l'amour.

LES MUSES
GALANTES,
BALLET.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage eſt ſi médiocre en ſon genre, & le genre en eſt ſi mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut ſentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Muſique Françoiſe & de l'eſpece de Poéſie qui lui eſt propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chanſons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne ſongeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractéres de Muſique dont j'étois occupé; dans ce deſſein je choiſis Héſiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais ſi j'avois mieux ſu le remplir.

Cependant, quoique la Muſique de cette Piece ne vaille gueres mieux que la Poéſie, on ne laiſſe pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté pluſieurs fois avec aſſez de ſuccès; ſavoir, en 1745 devant M. le Duc de Richelieu qui le deſtinoit pour la Cour, en 1747 ſur le Théâtre de l'Opéra, & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même ſur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popeliniere, que M. Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a ceſſé de donner des marques juſqu'à ſa mort.

LES MUSES GALANTES, BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente le mont Parnaſſe; Apollon y paroît ſur ſon Trône, & les Muſes ſont aſſiſes autour de lui.

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ divins eſprits, naiſſez fameux héros;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire:
Nous réſervons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muſes, filles du Ciel, que votre gloire
eſt pure !
Que vos plaiſirs ſont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on
tient de vous.
Sur ce paiſible mont, loin du bruit
& des armes,
Des innocens plaiſirs vous goûtez les
douceurs.
La fiere ambition, l'amour ni ſes faux
charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ſes faux
charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante & douce alternativement.

SCENE II.

La Gloire & l'Amour descendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je ? ô ciel ! dois-je le croire !
L'Amour dans le char de la gloire !

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit !
Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier soupire ;
Il forme les héros, & sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour :
Rien n'est plus chéri de la gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

APOLLON.

Quoi ! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire

Ceindroient le front audacieux ?

L'AMOUR.

Tu mépriſes l'Amour, éprouve ſa colere.
Aux pieds d'une beauté ſévere
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi ſeul dépend le don de plaire ;
Que les talens, l'eſprit, l'ardeur ſincere,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel ! quel objet charmant ſe retrace à mon ame !
Quelle ſoudaine flâme
Il inſpire à mes ſens !
C'eſt ton pouvoir, Amour, que je reſſens,
Du moins à mes ſoupirs naiſſans
Daigne rendre Daphné ſenſible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux ; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi ! toujours ſoupirer ſans pouvoir la fléchir ?
Cruel ! que ma peine eſt terrible !
Il s'en va.

L'AMOUR.

C'eſt la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide ?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préſide
Sous des auſpices plus doux.

L'AMOUR.

Ah qu'il eſt doux, qu'il eſt charmant de plaire !
C'eſt l'art le plus néceſſaire.
Ah ! qu'il eſt doux, qu'il eſt flatteur
De ſavoir parler au cœur.

Les Muſes, perſuadées par l'Amour, répétent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux ſéducteurs des belles ;
Vous par qui tout cede à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, & parez ce ſéjour
De mirthes & de fleurs nouvelles ;
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

CHOEUR.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles;
Par nous tout cede à l'Amour.
On danse.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots:
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flâmes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse.*

CHOEUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,

Que le mirthe au laurier ſoit uni dès
ce jour!
Que les ſoins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour!

L'AMOUR.

Quittez, Muſes, quittez ce déſert trop
ſtérile,
Venez de vos appas enchanter l'univers;
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys ſoit notre heu-
reux aſyle,
Au milieu des beaux arts puiſſiez-vous
y briller
De votre plus vive lumiere!
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théâtre repréſente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déjà pour diſputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur eſt promis.
Qu'Héſiode eſt à plaindre ! hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon ſont des arts qu'il ignore,
De ſes tendres ſoupirs il va perdre le prix.

EGLE'.

Doris, j'aime Héſiode, & plus que l'on
ne penſe
Je m'occupe de ſon bonheur :
Mais c'eſt en éprouvant ſes feux & ſa
conſtance
Que j'ai dû m'aſſurer qu'il méritoit
mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous
ſouſtraire ?

EGLE'.

Je ne ſais point, Doris, manquer de
foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre
loi ?

EGLE'.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé
peut faire.

DORIS.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue,
étrangere,
Jouit ſur tous les cœurs d'un pouvoir
mérité ;
Rien ne lui doit être impoſſible
Avec le ſecours invincible
De l'eſprit & de la beauté.

EGLE'.

J'apperçois Héſiode :

DORIS.

Accablé de triſteſſe,
Il plaint le malheur de ſes feux.

EGLE'.

Je ſaurai diſſiper la douleur qui le preſſe:
Mais pour quelques inſtans cachons-nous à ſes yeux.

SCENE II.

HESIODE.

EGLÉ mépriſe ma tendreſſe,
Séduite par les chants de mes heureux rivaux;
Son cœur en eſt le prix, & ſeul dans ces hameaux
J'ignore les ſecrets de l'art qu'elle couronne;
Eglé le ſait & m'abandonne!
Je vais la perdre ſans retour.
A de frivoles chants ſe peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour?
On entend une ſymphonie douce.
Quelle douce harmonie ici ſe fait entendre!...

Elle invite au repos.... Je ne puis
m'en défendre.....
Mes yeux appeſantis laiſſent tarir leurs
pleurs....
Dans le ſein du ſommeil je cede à ſes
douceurs.

SCENE III.

EGLÉ, HESIODE *endormi.*

EGLE'.

COMMENCEZ le bonheur de ce
berger fidelle,
Songes; en ce ſéjour Euterpe vous ap-
pelle,
Accourez à ma voix, parlez à mon
amant,
Par vos images ſéduiſantes,
Par vos illuſions charmantes,
Annoncez-lui le deſtin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur miſérable
Vos ſoins appaiſent les douleurs,
Douces erreurs,

Du ſort impitoyable
Suſpendez long-tems les rigueurs ;
Réveil, éloignez-vous :
Ah ! que le ſommeil eſt doux !
Mais quand un ſonge favorable
Préſage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous :
Ah ! que le réveil eſt doux !
Les Songes ſe retirent.

EGLE'.

Toi pour qui j'ai quitté mes ſœurs & le Parnaſſe,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte diſgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime !
Des tranſports d'Apollon reſſens l'effet ſublime,
Et par tes chants divins t'élevant juſqu'aux cieux,
Oſe en les célébrant te rendre égal aux Dieux. *Une Lyre ſuſpendue à un laurier s'éleve à côté d'Héſiode.*
Amour dont les ardeurs ont embraſé mon ame
Daigne animer mes dons de ta divine flâme :

Nous

Nous pouvons du génie exciter les efforts ;
Mais les ſuccès heureux ſont dus à tes tranſports.

SCENE IV.

HESIODE.

OU ſuis-je ! Quel réveil ? Quel nouveau feu m'inſpire ?
Quel nouveau jour me luit ? Tous mes ſens ſont ſurpris ! . . .
Il apperçoit la Lyre.
Mais quel prodige étonne mes eſprits?
Il la touche & elle rend des ſons.
Dieux ! quels ſons éclatans partent de cette Lyre !
D'un tranſport inconnu j'éprouve le délire ;
Je forme ſans effort des chants harmonieux ;
O Lyre ! ô cher préſent des Dieux !
Déjà par ton ſecours je parle leur langage.
Le plus puiſſant de tous excite mon courage,

Je reconnois l'amour à des tranſports ſi
beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux
rivaux.

SCENE V.

HESIODE, *Troupe de Bergers qui s'aſſemblent pour la Fête.*

CHOEUR.

QUE tout retentiſſe,
Que tout applaudiſſe
A nos chants divers!
Que l'écho s'uniſſe,
Qu'Eglé s'attendriſſe
A nos doux concerts!
Doux eſpoir de plaire,
Animez nos jeux,
Apollon va faire
Un amant heureux:
Flatteuſe victoire!
Triomphe enchanteur!
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur. *On danſe après quoi Héſiode s'approche pour diſputer.*

CHOEUR.

O Berger, dépoſez cette Lyre inutile ;
Voulez-vous dans nos jeux diſputer en ce jour ?

HESIODE.

Rien n'eſt impoſſible à l'amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude ſervile,
Et ma voix indocile,
Ne s'eſt jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le ſuccès que j'eſpere,
J'attends tout du feu qui méclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHOEUR.

Chantez, Berger téméraire ;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HESIODE *commence.*

Beau feu qui conſumez mon ame,
Inſpirez à mes chants votre divine ardeur :
Portez dans mon eſprit cette brillante flâme,
Dont vous brûlez mon cœur....

CHŒUR *qui interrompt Héſiode.*

Sa Lyre efface nos Muſettes.
Ah ! nous ſommes vaincus !
Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HESIODE, EGLÉ.

HESIODE.

BELLE Eglé.... Mais, ô ciel! quels charmes inconnus!...
Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre!
Vos céleſtes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,
Qu'il n'eſt permis qu'aux Dieux de ſoupirer pour vous?
Hélas! à chaque inſtant ſans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offenſe ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes ſermens;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes ſentimens.

HESIODE.

Quoi? vous feriez?... O ciel! eſt-il poſſible?

Muſe, vos dons divins ont prévenu mes vœux,
Dois-je eſpérer encor que votre ame ſenſible
Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.
Une ame pure, un cœur tendre & ſincere,
Sont les biens les plus précieux ;
Et quand on ſait aimer le mieux,
On eſt le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux,
Bergers raſſemblez-vous :
Venez former les plus riantes fêtes,
Je me plais dans vos bois, je chéris vos Muſettes,
Reconnoiſſez Euterpe & célébrez ſes feux.

SCENE VII.

EUTERPE, HESIODE, LES BERGERS.

CHOEUR.

MUSE charmante, Muſe aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux;
Soyez-nous toujours favorable,
Préſidez toujours à nos jeux.

On danſe.

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre,
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne ſont point jaloux.
D'autres biens ſont faits pour nous.
Unis d'un amour ſincere,
Un berger, une bergere,
Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente les Jardins d'Ovide à Thôme, & , dans le fond, des Montagnes affreuſes parſemées de précipices, & couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeſte flâme !
Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
Cruel amour, funeſte flâme,
Le ſort d'Ovide eſt-il d'aimer toujours?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'eſt-il point de ſecours ?
J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
Pour moi, ſans elle, il n'eſt plus de beaux jours.
Cruel amour, &c.

Acheve du moins ton ouvrage,
Soumets Érithie à ſon tour.
Ici tout languit ſans amour,
Et de ſon cœur encor elle ignore l'uſage;
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux..... C'eſt elle, ô doux préſage!
Je m'éloigne à regret : mais bientôt ſur mes pas,
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ÉRITHIE.

C'EN eſt donc fait; & dans quelques momens
Diane à ſes autels recevra mes ſermens.
Jardins chéris, rians bocages;
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiſeaux, vos ſéduiſans ramages
Ne charmeront donc plus mes ſens.
Vain éclat, grandeur importune!

Heureux qui dans l'obſcurité
N'a point ſoumis à la fortune
Son bonheur & ſa liberté !
Mais quels concerts ſe font entendre ?
Quel ſpectacle enchanteur ici vient me ſurprendre ?

SCENE III.

La Statue de l'Amour s'éleve au fond du Théâtre, & toute la ſuite d'Ovide vient former des Danſes & des Chants autour d'Erithie.

CHOEUR.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
Regne à jamais, lance tes flâmes ;
Eh ! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs ?
Chantons, ne ceſſons point de célébrer ſes charmes,
Qu'il occupe tous nos momens ;
Ce Dieu ne ſe ſert de ſes armes
Que pour faire d'heureux amans.

Les ſoins, les pleurs & les ſoupirs,
Sont les tributs de ſon empire;
Mais tous les biens qu'il en retire,
Il nous les rend par les plaiſirs.
On danſe.

ERITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel eſt donc ce Dieu favorable?
Elle conſidere la ſtatue.
Hélas! c'eſt un enfant; mais quel enfant aimable!
Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau?

UN HOMME DE LA FETE.

Ce foible enfant eſt le maître du monde,
La nature s'anime à ſa flâme féconde,
Et l'univers ſans lui périroit avec nous.
Reconnoiſſez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner ſur vous;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les inſtans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puiſſant des Immortels;
Tous les cœurs ſeront ſes victimes
Quand vous ſervirez ſes autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire ;
Mais quel eſt donc ce Dieu [dont] on veut me parler ?

OVIDE.

De ſes plus doux ſecrets, diſcret dépoſitaire,
A vous ſeule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable myſtere
Qui de ſes biens charmans aſſaiſonne le prix :
Plus on les a ſentis,
Et mieux on ſait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encore quels ſont des biens ſi doux,
Mais je brûle de m'en inſtruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ? n'en accuſez que vous,
Déjà dans mes regards vous auriez dû le lire.

ERITHIE.

Vos regards!... Dans ſes yeux quel poiſon ſéducteur!
Dieux ! quel trouble confus s'éleve dans mon cœur!

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour eſt donc ce Dieu ſi redoutable ?

OVIDE.

L'Amour eſt ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour ;
Profitons des bienfaits que ſa main nous prépare :
Unis par ſes liens....

ERITHIE.

Hélas! on nous ſépare!
Du temple de Diane on me commet le ſoin ;

Tout le peuple d'Ithome en veut être
témoin,
Et je dois dès ce jour...

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous
suivons les loix;
Il faut les attendrir, il faut unir nos
voix.
Eſt-il des cœurs que notre amour ne
touche,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes & par ma bouche?
Mais on approche... on vient,...
Amour, ſi pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut paſſer mes
jours,
De mon encens du moins conſerve la
mémoire,
A mes tendres accens accorde ton ſe-
cours.

SCÈNE V.

OVIDE, ERITHIE; *troupe de Sarmates.*

CHOEUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déeſſe des forêts :
Sans ſoins, ſans peine & ſans attente
Nous ſubſiſtons par ſes bienfaits.
Célébrons la beauté charmante
Qui va la ſervir déſormais :
Que ſa main long-tems lui préſente
Les offrandes de ſes ſujets.

On danſe.

LE CHEF DES SARMATES.

Venez belle Erithie....

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le ſupplice :
Ou, ſi vous achevez ce cruel ſacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHOEUR.

Non, elle eſt promiſe à Diane :

Nos engagemens ſont des loix ;
Qui pourroit être aſſez profane
Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puiſſant des Dieux nos cœurs ſont le partage.
Notre amour eſt ſon ouvrage :
Eſt-il des droits plus ſacrés ?
Par une injuſte violence
Les Dieux ne ſont point honorés.
Ah ! ſi votre indifférence
Mépriſe nos douleurs,
A ce Dieu qui nous aſſemble,
Nous jurons de mourir enſemble
Pour ne plus ſéparer nos cœurs.

CHOEUR.

Quel ſentiment ſecret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés ?
Par l'amour l'un à l'autre ils étoient deſtinés,
Que l'amour couronne leurs flâmes!

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait ſera la récompenſe ?
Puiſſiez-vous par mes ſoins, par ma reconnoiſſance,

Apprendre à devenir heureux !
L'amour vous appelle
Ecoutez ſa voix ;
Que tout ſoit fidelle
A ſes douces loix.
Des biens dont l'uſage
Fait le vrai bonheur ,
Le plus doux partage
Eſt un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente le Peryſtile du Temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACREON.

ANACREON.

LEs beautés de Samos aux pieds de la Déeſſe
Par votre ordre aujourd'hui vont préſenter leurs vœux ;

Mais, ſeigneur, ſi j'en crois le ſoupçon qui me preſſe,
Sous ce zele myſtérieux
Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.
Mais j'ignore à la fois le ſéjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACREON.

Je conçois le détour;
Parmi tant de beautés vous eſpérez connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin.....

POLYCRATE.

Un inſtant le fit naître:
Ce fut dans ces ſuperbes jeux
Où mes heureux ſuccès célébrés par ta Lyre....

ANACREON.

Ce jour, il m'en ſouvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh! quoi! toujours de nouveaux feux?

ANACREON.

A de beaux yeux aiſément mon cœur cede :
Il change de même aiſément ;
L'amour à l'amour y ſuccede,
Le goût ſeul du plaiſir y regne conſtamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a ſans doute aſſervi ſon cœur?

ANACREON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaiſir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient .... Que d'appas ! Ah ! les cœurs les plus ſages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACREON.

Junon dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne ſont pas ceux qui te ſeront offerts.

SCENE II.

POLYCRATE, ANACREON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déeſſe.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers ;
Toi par qui tout reſpire,
Qui combles cet Empire,
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes :
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les préſenter.
Que tes mains bienfaiſantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. *On danſe.*

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*
O Bonheur !

ANACREON.

O plaiſir extrême!

POLYCRATE.

Quels traits charmans! Quels regards enchanteurs!

ANACREON.

Ah! qu'avec grace elle porte ces fleurs!

POLYCRATE.

Ces fleurs! Que dites-vous! C'eſt la beauté que j'aime.

ANACREON.

C'eſt Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher: Rival trop dangereux.
Ah! que je crains tes redoutables feux!
De mon cœur agité fais ceſſer le martyre;
Porte à d'autres appas tes volages deſirs.
Laiſſe-moi goûter les plaiſirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACREON.

Si ma flâme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'inſtant:
Mais l'amour dans mon cœur n'en eſt pas moins ſincere
Pour n'être pas toujours conſtant.
La gloire & la grandeur au gré de votre envie,

Vous assurent les plus beaux jours,
Mais que ferois-je de la vie,
Sans les plaisirs, sans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te servira ta vaine résistance ?
Ingrat, évite ma présence !

ANACREON.

Vous calmerez cet injuste courroux,
Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteste.
Ah ! faut-il me livrer à vos tristes fureurs ?
Faut-il toujours qu'une rage funeste,
Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs ?
Cruel amour ! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence :
Je vois Thémire. O transports enchanteurs !

SCENE IV.

POLYCRATE, THEMIRE.

POLYCRATE.

THEMIRE, en vous voyant la réſiſtance eſt vaine,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs!

THEMIRE.

Je fuis les ſoupirs, les langueurs,
Les ſoins, les tourmens, les alarmes:
Un plaiſir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'eſt un tourment de n'aimer rien.
C'eſt un tourment affreux d'aimer ſans eſpérance,
Mais il eſt un ſuprême bien,
C'eſt de s'aimer d'intelligence.

THEMIRE.

Non, je crains juſqu'aux nœuds aſſortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah ! connoiſſez du moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reſte de ce jour.
Demain une illuſtre conquête
Vous eſt promiſe en ce ſéjour.

SCENE V.

THEMIRE.

IL me cachoit ſon rang, je feignois à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :
Un ſort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en ſecret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aile légere,
On voit voltiger les zéphirs.
Comme eux d'une ardeur paſſagere
Je voltige ſur les plaiſirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préſerver mon cœur ;
L'amour m'amuſeroit comme un enfant aimable ;
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCENE VI.

ANACREON, THEMIRE.

ANACREON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autorise le mien.
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THEMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACREON.

Vous faites à ma flâme une cruelle offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
En amour même
Je dis la vérité,
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THEMIRE.

THEMIRE.

Quand on ſent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACREON.

Thémire jugez mieux de ma fidélité.
Ah! qu'un amant a de folie.
D'aimer, de haïr tour-à-tour;
Ce qu'il donne à la jalouſie;
Je le donne tout à l'amour.

THEMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'amour dans les cœurs cauſe trop de tourmens.

ANACREON.

Si l'hiver dépare nos champs
Eſt-ce à Flore de les défendre?
S'il eſt des maux pour les amans
Eſt-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre?
Sans la neige & les orages,
Sans les vents & leurs ravages,
Les fleurs naîtroient en tout tems.
Sans la froide indifférence,
Sans la fiere réſiſtance,
Tous les cœurs ſeroient contens.

THEMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils ſoient conſtans.

ANACREON.

L'excès de mon ardeur eſt un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans ;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer ſi long-tems.

THEMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant ſi volage.

ANACREON.

Non, rien ne peut payer des tranſports ſi charmans.

THEMIRE.

Vous ſéduiſez plutôt que de convaincre ;
Je vois l'erreur & je me laiſſe vaincre.
Ah ! trompez-moi long-tems par ces tendres diſcours ;
L'illuſion qui plaît devroit durer toujours.

ANACREON.

C'eſt en paſſant votre eſpérance
Que je prétends vous tromper déſormais.
Vous attendrez mon inconſtance,
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes deſirs,
Uniſſons mon ſort & le vôtre ;
Toujours fidelles aux plaiſirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VI.

POLYCRATE, THEMIRE, ANACREON.

POLYCRATE.

DEMEURE Anacréon, je ſuſpens mon courroux,
Et veux bien un inſtant t'égaler à moi-même.
Je n'abuſerai point de mon pouvoir ſuprême;
Que Thémire décide & choiſiſſe entre nous.
A Thémire. Dites quels ſont les nœuds que votre ame préfere,
N'héſitez point à les nommer:
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THEMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous plaire
Si j'oſois m'y livrer; cependant en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire,
Je veux tout donner à l'amour.

Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il ſuffit. Je cede en ce moment ;
Allez, ſoyez unis ; je puis être ſenſible ;
Mais je n'oublierai point ma gloire & mon ſerment.

THEMIRE ET ANACREON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
Triomphe de ſoi-même en couronnant nos feux,
Puiſſe toujours le ciel prévenir tous vos vœux !
Que votre regne aimable,
Par un bonheur conſtant à jamais mémorable,
Éterniſe vos jours heureux.

POLYCRATE A ANACREON.

Commence d'accomplir un ſi charmant préſage ;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour,
Que l'amitié du moins me dédommage
Des diſgraces de l'amour.
Que tout célébre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs.
Accourez, chantez ſa conquête
Comme il a chanté vos plaiſirs.

SCENE VII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHOEUR.

QUE tout célébre cette fête,
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs ;
Accourons, chantons ſa conquête,
Comme il a chanté nos plaiſirs.
On danſe.

ANACRÉON, *alternativement avec le Chœur.*

Jeux brillez ſans ceſſe ;
Sans vous la tendreſſe
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du ſecours.
On danſe.

Quand pour plaire aux belles,
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Eſt bientôt le maître,
Et rit à ſon tour.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aye approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet intermede, quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La premiere est que, puisque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien; dût-il en être plus mauvais. La seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant á la Piece cette unité si peu connue, qui feroit le chef-d'œuvre de l'Art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet Ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MONSIEUR
DUCLOS
HISTORIOGRAPHE
DE FRANCE.

L'un des Quarante de L'Académie Françoiſe, & de celle des Belles-Lettres.

SOUFFREZ, MONSIEUR, que votre nom ſoit à la tête de cet Ouvrage, qui, ſans vous, n'eut point vu le jour. Ce ſera ma premiere & unique Dédicace : puiſſe-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi!

Je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
J. J. ROUSSEAU.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

Le Théâtre repréſente d'un côté la Maiſon du Devin, de l'autre des Arbres & des Fontaines, & dans le fond un Hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *ſoupirant, & s'eſſuyant les yeux de ſon tablier.*

J'Ai perdu tout mon bonheur;
J'ai perdu mon ſerviteur;
Colin me délaiſſe.

Hélas, il a pu changer!
Je voudrois n'y plus ſonger:
J'y ſonge ſans ceſſe.

J'ai perdu mon ſerviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfere ?
Elle eſt donc bien charmante ! imprudente Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton tour.

Que me ſert d'y rêver ſans ceſſe?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.

J'ai perdu mon ſerviteur :
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaiſſe.

Je veux le haïr . . . je le dois. . . .
Peut-être il m'aime encor. . . . pourquoi me fuir ſans ceſſe ?
Il me cherchoit tant autrefois.

Le Devin du canton fait ici ſa demeure ;
Il ſait tout ; il ſaura le ſort de mon amour :
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le DEVIN *s'avance gravement,* COLETTE *compte dans ſa main de la monnoie; puis elle la plie dans un papier, & la préſente au* DEVIN, *après avoir un peu héſité à l'aborder.*

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin ſans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le ſien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh ! bien ?
Colin....

LE DEVIN.

Vous eſt infidelle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à ſe parer:
Sa vanité vous a fait un outrage
Que ſon amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'euſſe écouté les diſcours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!
Miſe en riche Demoiſelle
Je brillerois tous les jours;

De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidelle
J'ai refuſé mon bonheur,
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conſerver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le ſien, ce ſera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos ſoins;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiette;
Il s'endort s'il eſt content:
La Bergere un peu coquette
Rend le berger plus conſtant.

COLETTE.

A vos ſages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon;
Mais qu'il ne puiſſe le connoître.
Mon art m'apprend qu'il va paroître
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI fu tout de Colin, & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la ſcience profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me ſeconde;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu ſage;
Je préfere Colette à des biens ſuperflus;

Je ſus lui plaire en habit de village;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je
de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'eſt plus tems, & Colette
t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô Ciel ! Colette a pu
changer !

LE DEVIN.

Elle eſt femme, jeune & jolie;
Manqueroit-elle à ſe venger ?

COLIN.

Non, Colette n'eſt point trompeuſe;
Elle m'a promis ſa foi :
Peut-elle être l'Amoureuſe
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'eſt point un Berger qu'elle préfere
à toi,
C'eſt un beau Monſieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphaſe.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas qu'il m'en va coûter,
Pour avoir été trop facile

A m'en laiſſer conter par les Dames de Cour !
Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la fortune & l'Amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.
Le Devin tire de ſa poche un Livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Payſannes qui venoient le conſulter ; laiſſent tomber leurs préſens, & ſe ſauvent toutes effrayées en voyant ſes contorſions.

LE DEVIN.

Le charme eſt fait. Colette en ce lieu va ſe rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiſer, pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.
A part. Sur ce qu'elle doit dire allons
la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

JE vais revoir ma charmante Maîtreſſe,
Adieu châteaux, grandeurs, richeſſe,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes ſoins aſſidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore
Doux momens que j'ai perdus.

Quand on ſait aimer & plaire
A-t-on beſoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur ma Bergere ;
Colin t'a rendu le ſien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes ſeules grandeurs ;
Ma parure eſt ma Colette,
Mes tréſors ſont ſes faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir ſa foi !
Malgré toute leur puiſſance,
Ils ſont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble en m'offrant à ſa vue...
.... Sauvons-nous.... Je la perds ſi je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je ſuis émue !
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne ſais où j'en ſuis.

COLETTE.

Trop près, ſans y ſonger, je me ſuis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarraſſé.

Ma Colette . . . êtes-vous fâchée,
Je ſuis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *oſant à peine jetter les yeux ſur lui.*

Colin m'aimoit : Colin m'étoit fidelle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé ; mon erreur trop cruelle
Venoit d'un ſort jetté par quelque eſprit malin :
Le Devin l'a détruit ; je ſuis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un ſort, à mon tour, je me ſens pourſuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je ſuis malheureux ?

COLETTE.

D'un amant plus conſtant . . .

COLIN.

Ah de ma mort ſuivie
Votre infidélité . . . .

Mon ſort combloit mes deſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mépriſe
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle briſe
Seroit-il un autre bien ?
D'un ton pénétré,
Ma Colette ſe dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage ;

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible,
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoi qu'un Seigneur, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût ſemblé préférable

A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette !

COLETTE *avec un ſoupir.*

Ah ! Berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi ?

Colin ſe jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à ſon chapeau un Ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.

ENSEMBLE.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage
{ Mon / Son } cœur & { ma / ſa } foi.
Qu'un doux mariage
M'uniſſe avec toi.
Aimons toujours ſans partage,
Que l'amour ſoit notre loi.
A jamais, &c.

SCENE

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un préſent au Devin.
Quel don pourroit jamais payer un tel ſervice ?

LE DEVIN *recevant des deux mains.*
Je ſuis aſſez payé ſi vous êtes heureux.
Venez jeunes Garçons, venez aimables Filles,
Raſſemblez-vous, venez les imiter;
Venez, galans Bergers, venez beautés gentilles
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, *Garçons & Filles du Village.*

CHŒUR.

COLIN revient à ſa Bergere ;
Célébrons un retour ſi beau.
Que leur amitié ſincere
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un Amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.
On danſe.

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obſcure
Toujours ſoucis nouveaux ;
Vent, Soleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette ma Bergere
Si tu viens l'habiter,

Colin dans ſa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du Soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre Amour.

On danſe une PANTOMIME.

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous ſignaler ici ;
Si je ne puis ſauter ainſi,
Je dirai pour ma part une Chanſon nouvelle.

Il tire une Chanſon de ſa poche.

I.

L'art à l'Amour eſt favorable,
Et ſans art l'Amour ſait charmer ;
A la Ville on eſt plus aimable,
Au Village on ſait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

COLIN *avec le Chœur répete le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire,

L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

Regardant la Chanſon.

Elle a d'autres Couplets ! je la trouve aſſez belle.

COLETTE, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons ; nous chanterons auſſi.

Elle prend la Chanſon.

II.

Ici de la ſimple Nature,
L'Amour ſuit la naïveté,
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flâme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

à la fin de chaque Couplet, le Chœur répete toujours ce vers.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'Amour ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant ;
Souvent un Berger trop fidelle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

COLETTE.

VI.

A ſon caprice on eſt en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les.... par les....
COLIN, *lui aidant à lire.*
Par les rigueurs on le rebutte.
COLETTE.
On l'affoiblit par les faveurs.
ENSEMBLE.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

On danſe.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante;
Sans ceſſe il rit, toujours je chante:
C'eſt une chaîne d'heureux jours.
Quand on ſait bien aimer, que la vie
eſt charmante!
Tel, au milieu des fleurs qui brillent
ſur ſon cours,
Un doux ruiſſeau coule & ſerpente.
Quand on ſait bien aimer, que la vie
eſt charmante! *On danſe.*

COLETTE.

Allons danſer ſous les ormeaux,
Animez-vous jeunes fillettes:
Allons danſer ſous les ormeaux,
Galans prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chanſonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Danſons avec nos amoureux,
Mais n'y reſtons jamais ſeulettes.
Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la Ville on fait bien plus de fracas ;
Mais ſont-ils auſſi gais dans leurs ébats?
Toujours contens,
Toujours chantans ;
Beauté ſans fard,
Plaiſir ſans art ;
Tous leurs Concerts valent-ils nos muſettes?
Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LETTRE

A MONSIEUR

LENTEPS,

Ecrite de Montmorenci, le 5 Avril 1759.

EH vive Dieu! mon bon ami, que votre Lettre eſt réjouiſſante! des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela? vraiment, je ſuis tout émerveillé de la généroſité de ces MM. de l'Opéra! Qu'ils ont changé! O les honnêtes gens! il me ſemble que je vois déjà les monceaux d'or étalés ſur ma table! malheureuſement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au lieu d'y entrer par la porte, en bons

tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un Genevois, mais d'un Suiſſe. Juſqu'ici M. Duclos, m'a gardé le ſecret ſur ces brillantes offres, mais puiſqu'il eſt chargé de me les faire, il me les fera; je le connois bien, il ne gardera ſurement pas l'argent pour lui. O ! quand je ſerai riche; venez, venez, avec vos monſtres de l'Eſcalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami, c'eſt aſſez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, & par les deux Lettres qui l'accompagnent, l'état de la queſtion. Ces Lettres ont reſté toutes deux ſans réponſe. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je ſerois bien curieux de ſavoir comment, & de quoi? Seroit-ce d'être aſſez inſolent pour demander juſtice, & aſſez fou pour eſpérer que l'on me la rendra? Dans cette derniere affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui, dans le tems, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui reſſembloit à ceux

dont vous me parlez, je marquois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de ſupprimer ma premiere Lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit aſſurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réſervé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la juſtice qui m'étoit due. Il répondit à la ſeconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je puſſe regretter d'avoir écrit; qu'au ſurplus MM. Rebel & Francœur ne faiſoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorſque l'on me les refuſa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, ſans s'embarraſſer non plus de moi que ſi je n'avois pas exiſté; qu'ils avoient remis le Devin du Village... Vous ſavez comment! ſans m'écrire, ſans me rien faire dire, ſans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes

entrées: de ſorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs avoit été de renchérir ſur la mal'honnêteté des autres. Outré de tant d'inſultes, je rejettai dans ma troiſieme Lettre à M. Duclos, l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées & je perſiſtai à redemander la reſtitution de ma piece. M. Duclos ne m'a pas répondu: voilà exactement à quoi l'affaire en eſt reſtée.

Or, mon ami, voyons donc ſelon la rigueur du droit en quoi je ſuis à blâmer. Je dis, ſelon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne ſe faſſent, des inſultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité eſt rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits ſont prouvés dans le mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien?

Mais, diſent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'eſt pas de notre fait. Je le ſuppoſe un moment; qu'importe? le traité en eſt-il moins rompu? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens ſimulés de Directeurs, pour faire impunément banque-

route tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les ſieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon Ouvrage à l'Opéra ſous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'eſt donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande : en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela d'autant plus inexcuſables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en perſonnes. Etois-je donc obligé de ſavoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ! Pouvois-je deviner ſi les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'expoſer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt ; mais en ne déſavouant pas l'iniquité de leurs prédéceſſeurs, ils

l'ont partagée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils ſavoient m'être dues, ils me les ont ôtées une ſeconde fois. S'ils diſent qu'ils ne ſavoient où me prendre, ils mentent ; car ils étoient environnés de gens de ma connoiſſance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils diſent qu'ils n'y ont pas ſongé, ils mentent encore ; car au moins en préparant une repriſe du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penſer à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais, ils n'ont parlé de ne plus me refuſer les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il eſt donc faux que la violation du traité ne ſoit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri ſur la mal'honnêteté de leurs prédéceſſeurs ; car en me refuſant l'entrée, le ſieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand ou joueroit le Devin du Village on auroit ſoin de m'envoyer des billets. Or, non-ſeulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément,

ſe croiroient déshonorés s'ils faiſoient un acte de juſtice.

En recommençant à ne me plus refuſer les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui eſt plaiſant! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées; la jouiſſance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité? Ces Meſſieurs penſeroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie? Mon Ouvrage ne ſauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems paſſé: pourquoi me l'ont-ils ôté? c'eſt leur faute, me le doivent-ils moins pour cela? C'étoit à eux, par la repréſentation de cette impoſſibilité, & par de bonnes manieres, d'obtenir que je vouluſſe bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compenſation. Mais, bon je vaux bien la peine qu'on daigne être juſte avec moi! ſoit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je ſuis obligé de leur faire grace? Ma foi, puiſqu'ils ſont ſi rogues, ſi vains, ſi dédaigneux de toute juſtice, je demande, moi, la juſtice en toute

rigueur ; je veux tout le prix ſtipulé, ou que le marché ſoit nul. Que ſi l'on me refuſe la juſtice qui m'eſt due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui eſt-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable, de raiſonnable à répondre à cela ? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Meſſieurs, lorſqu'à regret & en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'eſt dû.

De nos Plaideurs Manceaux, les maximes m'étonnent ;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils diſent qu'ils le donnent.

Paſſons aux raiſons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y ſuis plus, n'eſt-ce pas joindre la raillerie à l'inſulte ? Ne ſavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je ſi loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refuſent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujour-

d'hui pour avoir le plaiſir de me les ôter demain, & de me faire ainſi un ſecond affront. Puiſque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui eſt-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions? Ne me ſera-t-il pas bien agréable de ne me jamais préſenter à la porte que dans l'attente de me la voir fermer une ſeconde fois? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monſieur, ils l'auront toujours; car, ſi-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux Carrieres! Que n'ont-ils propoſé cette admirable condition dans leur marché! jamais ils n'auroient maſſacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicanner, manqueront-ils de prétextes? Avec des menſonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faiſois du bruit au ſpectacle, & que mon excluſion étoit une affaire de police!

Premierement, ils mentent: j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie, je n'ai crié, ni battu des mains aux Bouffons; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puiſque je n'y reſtois jamais, & qu'auſſi-tôt que

j'entendois commencer la lugubre pſalmodie, je me ſauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils ſe ſeroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a ſu avec quel ſoin j'étois conſigné, recommandé aux ſentinelles; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geſte pour m'arrêter, & ſi-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de Mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut uſer de prudence pour ne donner aucune priſe ſur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-tems que je me ſuis dit: *Jean-Jaques, puiſque tu prends le dangereux emploi de défenſeur de la vérité, ſois ſans ceſſe attentif ſur toi-même, ſoumis en tout aux loix & aux regles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaiſe à Dieu que j'obſerve auſſi bien ce précepte juſqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obſervé juſqu'ici. Auſſi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je ſens qu'il n'y a homme ſur la terre qui puiſſe me faire du mal juſtement, & quant à l'injuſtice, perſonne au monde n'en eſt à l'abri. Je ſuis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire

du mal impunément. J'éprouve qu'on le ſait bien, & les inſultes des Directeurs de l'Opéra, ſont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'eſt mon affaire que quiconque me fera du mal, faſſe mal, & voilà de quoi je réponds.

Premierement donc, ils mentent, & en ſecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'euſſe pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poſſeſſeur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jetter ma cendre au vent, ſi je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Auſſi-bien, comment, étant priſonnier ou pendu, ſerois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils diſent encore: puiſqu'il ſe déplait à notre théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injuſtice, affront; & c'eſt du mal que cela. De ce que mon voiſin ne veut

pas employer ſon argent, eſt-ce à dire que je ſois en droit d'aller lui couper la bourſe?

De quelque maniere que je tourne la choſe, quelque regle de juſtice que j'y puiſſe appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra ſeroient à l'inſtant condamnés à la reſtitution de ma Piece, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il eſt clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir juſtice, & qu'ils ont raiſon parce qu'ils ſont les plus forts. Je défie qui que ce ſoit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre choſe que cela.

Il faut à préſent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. Piſſot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois ſi la vente alloit bien, il me répondoit, *paſſablement*; ſans que jamais j'en aye pu tirer autre choſe. Il ne m'a pas donné un ſou de mon premier Diſcours, ni aucune eſpece de préſent, ſinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, ſur le pied de cinq cents francs, moitié en Livres &

moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma Lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur-le-champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (*), & il ne les devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Pissot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer

(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cents livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

de déſintéreſſement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaiſir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raiſon; & il eſt clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître déſintéreſſé que de me laiſſer mourir de faim. S'ils entendent que toutes reſſources me ſont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarraſſe peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile ſur les moyens d'acquérir, il me ſeroit moins douloureux de perdre, & l'on ſait bien qu'il n'y a perſonne de ſi prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injuſtement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'eſt pas aiſé de réparer, il m'eſt bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a longtems que le Public de Paris ſe fait un Jean-Jaques à ſa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jaques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve ſur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes,

connoiſſent le prix de ce pain, & ne ſeront pas ſurpris que je ne puiſſe faire du mien de grandes largeſſes.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des diſcours publics, vous auriez trop à faire; il ſuffit qu'ils ne vous abuſent pas, & que votre eſtime & votre amitié me reſtent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Vous devez ſentir combien la partie eſt inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font paſſer tout ce qu'il leur plaît ſans que je puiſſe ni le ſavoir, ni m'en défendre: ne ſait-on pas que l'abſent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchiſe, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui ſe dit mon ami, ne l'eſt point, & que je ne ſuis plus le ſien, j'avertis le Public de ſe tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne ſont pas ſi mal-adroits que cela. C'eſt une ſi belle choſe que le vernis des procédés & le ménagement de la bienſéance! La haine en tire un ſi commode parti! On ſatis-

fait ſa vengeance à ſon aiſe en faiſant admirer ſa généroſité. On cache doucement le poignard ſous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond il n'eſt pas méchant; mais il a une mauvaiſe tête qui le conduit auſſi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche myſtérieuſement quelque mot obſcur, qui bientôt eſt relevé, commenté, répandu par les apprentifs philoſophes; on prépare dans d'obſcurs conciliabules le poiſon qu'ils ſe chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait enſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je faſſe à cela? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles? Quandje les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte? Non cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami, le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le Théâtre repréſente un attelier de Sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des ſtatues ébauchées. Dans le fond eſt une autre ſtatue cachée, ſous un pavillon, d'une étoffe légere & brillante, orné de crépines & de guirlandes.

Pygmalion aſſis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triſte ; puis ſe levant tout-à-coup, il prend ſur une table les outils de ſon art, va donner par intervalles quelques coups de ciſeau ſur quelques-unes de ſes ébauches, ſe recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

PYGMALION.

IL n'y a point-là d'ame ni de vie ; ce n'eſt que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu ? Mon talent qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'eſt éteint, mon imagination s'eſt glacée ; le marbre ſort froid de mes mains.

Pygmalion ne fais plus des Dieux : tu n'es qu'un vulgaire Artiſte.... Vils inſtrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ſes outils, puis ſe promene quelque tems en rêvant, les bras croiſés.

Que ſuis-je devenu ? quelle étrange révolution s'eſt faite en moi ?.....

Tyr, ville opulente & ſuperbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus, j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artiſtes & des Philoſophes me devient inſipide ; l'entretien des Peintres & des Poëtes eſt ſans attrait pour moi, la louange & la gloire n'élevent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la poſtérité ne me touchent plus, l'amitié même a perdu pour moi ſes charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature que mon art oſoit imiter, & ſur les pas deſquels les plaiſirs m'attiroient ſans ceſſe, vous mes char-

mans modeles, qui m'embrâſiez à la fois des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai ſurpaſſés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'aſſied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y ſais rien faire, & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure, mon ciſeau foible, incertain ne reconnoît plus ſon guide : ces ouvrages groſſiers reſtés à leur timide ébauche ne ſentent plus la main qui jadis les eût animés.....

Il ſe leve impétueuſement.

C'en eſt fait, c'en eſt fait ; j'ai perdu mon génie... ſi jeune encore ! je ſurvis à mon talent.

Mais quelle eſt donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui ſemble m'embrâſer ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint, ſent-on ces émotions, ſent-on ces élans des paſſions impétueuſes, cette inquiétude inſurmontable, cette agitation ſecrete qui me tourmente & dont je ne puis démêler la cauſe ?

J'ai craint que l'admiration de mon

propre ouvrage ne cauſât la diſtraction que j'apportois à mes travaux ; je l'ai caché ſous ce voile... mes profanes mains ont oſé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je ſuis plus triſte, & ne ſuis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon eſprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, & je dirai ; voilà mon ouvrage. O ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu, tu me reſteras, & je ſerai conſolé.

Il s'approche du pavillon, puis ſe retire ; va, vient, & s'arrête quelquefois à le regarder en ſoupirant.

Mais pourquoi la cacher ? Qu'eſt-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oiſiveté, pourquoi m'ôter le plaiſir de contempler la plus belle de mes œuvres ?... Peut-être y reſte-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à ſa parure ; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet ſi charmant.... peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languiſſante. Il la faut revoir, l'examiner de nou-

veau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait juſqu'ici que l'admirer.

Il va pour lever le voile, & le laiſſe tomber comme effrayé.

Je ne ſais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile ; une frayeur me ſaiſit ; je crois toucher au ſanctuaire de quelque divinité. Pygmalion, c'eſt une pierre ; c'eſt ton ouvrage... qu'importe ? On ſert des Dieux dans nos temples qui ne ſont pas d'une autre matiere, & n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant, & ſe proſterne. On voit la ſtatue de Galathée poſée ſur un pied-d'eſtal fort petit, mais exhauſſé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée ! recevez mon hommage. Oui je me ſuis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphe, & je vous ai fait Déeſſe. Vénus même eſt moins belle que vous.

Vanité, foibleſſe humaine : je ne puis me laſſer d'admirer mon ouvrage ; je m'enivre d'amour-propre ; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non, jamais rien de ſi beau ne parut dans la natu-

re ; j'ai paſſé l'ouvrage des Dieux....

Quoi ! tant de beautés ſortent de mes mains ? Mais mains les ont donc touchées ?... ma bouche a donc pu... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

Il prend ſon maillet & ſon ciſeau ; puis s'avançant lentement il monte, en héſitant, les gradins de la ſtatue qu'il ſemble n'oſer toucher. Enfin, le ciſeau déjà levé, il s'arrête....

Quel tremblement ! quel trouble !... Je tiens le ciſeau d'une main mal-aſſurée.... je ne puis.... je n'oſe.... je gâterai tout.

Il s'encourage, & enfin préſentant ſon ciſeau il en donne un ſeul coup, & ſaiſi d'effroi il le laiſſe tomber en pouſſant un grand cri.

Dieux ! je ſens la chair palpitante repouſſer le ciſeau !....

Il redeſcend tremblant & confus.

... Vaine terreur, fol aveuglement !... Non.... je n'y toucherai point ; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle eſt déjà conſacrée à leur rang.

Il la conſidere de nouveau.

Que veux-tu changer ? regarde ;

quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ?.... Ah ! c'eſt ſa perfection qui fait ſon défaut.... Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manqueroit rien....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en paſſer.

Avec plus d'attendriſſement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-tems. Puis retournant s'aſſeoir, il dit d'une voix lente & changée.

Quels deſirs oſé-je former ? Quels vœux inſenſés ! qu'eſt-ce que je ſens ?... O ciel ! le voile de l'illuſion tombe, & je n'oſe voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pauſe dans un profond accablement.

.... Voilà donc la noble paſſion qui m'égare ! c'eſt donc pour cet objet inanimé que je n'oſe ſortir d'ici !.... un marbre ! une pierre ! une maſſe informe & dure, travaillée avec ce fer !.. Inſenſé, rentre en toi-même ; gémis ſur toi ;.... vois ton erreur, vois ta folie..... Mais non.....

Impétueuſement.

Non, je n'ai point perdu le ſens; non, je n'extravague point; non, je ne me reproche rien. Ce n'eſt point de ce marbre mort que je ſuis épris, c'eſt d'un être vivant qui lui reſſemble; c'eſt de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que ſoit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, & quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma ſeule folie eſt de diſcerner la beauté, mon ſeul crime eſt d'y être ſenſible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

Moins vivement, mais toujours avec paſſion.

Quels traits de feu ſemblent ſortir de cet objet pour embrâſer mes ſens, & retourner avec mon ame à leur ſource! Hélas! il reſte immobile & froid, tandis que mon cœur embrâſé par ſes charmes, voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le ſien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi; je crois pouvoir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée!..... Que dis-je, ô Ciel! Si j'étois elle je ne la verrois

pas, je ne ſerois pas celui qui l'aime! Non, que ma Galathée vive, & que je ne ſois pas elle. Ah! que je ſois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé.....

Tranſport.

Tourmens, vœux, deſirs, rage, impuiſſance, amour terrible, amour funeſte.... oh! tout l'enfer eſt dans mon cœur agité..... Dieux puiſſans, Dieux bienfaiſans; Dieux du peuple, qui connûtes les paſſions des hommes, ah, vous avez tant fait de prodiges pour de moindres cauſes! voyez cet objet, voyez mon cœur, ſoyez juſtes & méritez vos autels!

Avec un enthouſiaſme plus pathétique.

Et toi, ſublime eſſence qui te cache aux ſens, & te fais ſentir aux cœurs; ame de l'univers, principe de toute exiſtence; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matiere, le ſentiment aux corps, & la forme à tous les êtres; feu ſacré, céleſte Venus, par qui tout ſe conſerve & ſe reproduit ſans ceſſe; ah! où eſt ton équilibre? où eſt ta force expanſive? où eſt la loi de la nature dans le ſentiment que j'éprou-

ve? où eſt ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains deſirs? Tous tes feux ſont concentrés dans mon cœur & le froid de la mort reſte ſur ce marbre; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas! je n'attends point un prodige; il exiſte, il doit ceſſer; l'ordre eſt troublé, la nature eſt outragée; rends leur empire à ſes loix, rétablis ſon cours bienfaiſant & verſe également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choſes, partage-leur cette ardeur dévorante qui conſume l'un ſans animer l'autre: c'eſt toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le ſentiment & la vie; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut, il me ſuffira de vivre en elle. O toi! qui daignes ſourire aux hommages des mortels, ce qui ne ſent rien, ne t'honore pas; étends ta gloire avec tes œuvres! Déeſſe de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un ſi parfait modele ſoit l'image de ce qui n'eſt pas!

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'aſſurance & de joie.

Je reprends mes ſens. Quel calme

inattendu ! quel courage ineſpéré me ranime ! Une fievre mortelle embrâſoit mon ſang : un baume de confiance & d'eſpoir court dans mes veines ; je crois me ſentir renaître.

Ainſi le ſentiment de notre dépendance ſert quelquefois à notre conſolation. Quelque malheureux que ſoient les mortels, quand ils ont invoqué les Dieux, ils ſont plus tranquilles. . .

Mais cette injuſte confiance trompe ceux qui font des vœux inſenſés. . . . . Hélas ! en l'état où je ſuis on invoque tout, & rien ne nous écoute ; l'eſpoir qui nous abuſe eſt plus inſenſé que le deſir.

Honteux de tant d'égaremens je n'oſe plus même en contempler la cauſe. Quand je veux lever les yeux ſur cet objet fatal, je ſens un nouveau trouble, une palpitation me ſuffoque, une ſecrette frayeur m'arrête. . . .

Ironie amere.

. . . Eh ! regarde, malheureux ; deviens intrépide ; oſe fixer une ſtatue.

Il la voit s'animer, & ſe détourne ſaiſi d'effroi & le cœur ſerré de douleur.

Qu'ai-je vu ! Dieux ! qu'ai-je cru

voir ? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même... ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misere, enfin, je l'ai vu.....

Excès d'accablement.

Infortuné, c'en est donc fait.... ton délire est à son dernier terme.... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie..... Ne la regrette point, ô Pygmalion ! sa perte couvrira ton opprobre....

Vive indignation.

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à visions.

Il se retourne, & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux & leve les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels ! Vénus, Galathée ! ô prestige d'un amour forcené !

GALATHÉE *se touche & dit.*

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi !

GALATHÉE *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à

mes oreilles, ah ! n'abandonne jamais mes ſens.

GALATHÉE *fait quelques pas & touche un marbre.*

Ce n'eſt plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des tranſports qu'il a peine à contenir, ſuit tous ſes mouvemens, l'écoute, l'obſerve avec une avide attention qui lui permet à peine de reſpirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde : il ſe leve précipitamment, lui tend les bras, & la regarde avec extaſe Elle poſe une main ſur lui ; il treſſaillit, prend cette main, la porte à ſon cœur, puis la couvre d'ardens baiſers.

GALATHÉE *avec un ſoupir.*

Ah ! encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher & charmant objet ; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur & des Dieux : c'eſt toi, c'eſt toi ſeule : je t'ai donné tout mon être ; je ne vivrai plus que par toi.

PIECES

EN VERS.

EPITRE à M. de l'Etang, Vicaire de Marcouſſis.

EN dépit du deſtin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politeſſe,
Dans votre gaîté ſans rudeſſe,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remede,
Au triſte ennui qui nous poſſede,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance!
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie;
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs inſolens,
Ecraſent les humbles talens,
Et tyranniſent la fortune;

Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune & beau Magiſtrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le ſavant, bas paraſite,
Chez Aſpaſie ou chez Phriné,
Vend de l'eſprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite ;
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de ſon pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne ſait point ſe faire un aſyle
Inabordable aux noirs ſoucis,
Tel qu'à mes yeux eſt Marcouſſis !
Marcouſſis qui ſait tant nous plaire ;
Marcouſſis dont pourtant j'eſpere
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher Vicaire,
Votre demeure hoſpitaliere,
A gens dont le ſoin le plus doux
Eſt d'aller paſſer près de vous,
Les momens dont ils ſont les maîtres :
Nous connoiſſons déjà les êtres
Du pays & de la maiſon ;

Nous en chériſſons le Patron,
Et deſirons, s'il eſt poſſible,
Qu'à tous autres inacceſſible,
Il deſtine en notre faveur
Son loiſir & ſa bonne humeur.
De plus; priere des plus vives,
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaiſans,
Ou beaux parleurs, ou médiſans:
Point de ces gens que Dieu confonde,
De ces ſots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux eſprits,
Vendeurs de fumée à tout prix;
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon ſens
De qui mépriſe leur encens.
Point de ces fades Petit-Maîtres,
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Preſqu'auſſi mépriſables qu'eux.
Point de grondeuſes pigriéches,
Voix aigre, teint noir & mains ſeches;
Toujours ſyndiquant les appas
Et les plaiſirs qu'elles n'ont pas;
Dénigrant le prochain par zele,
Se donnant à tous pour modele;
Médiſantes par charité,
Et ſages par néceſſité.
Point de Créſus, point de canaille;

Point ſur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs,
Fripons ſans probité, ſans mœurs;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere;
Mangeant fiérement notre bien;
Exigeant tout, n'accordant rien,
Et dont la fauſſe politeſſe
Ruſant, patelinant ſans ceſſe,
N'eſt qu'un piege adroit pour duper
Le ſot qui s'y laiſſe attraper.
Point de ces fendans Militaires,
A l'air rogue, aux mines altieres,
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maître,
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me ſemble,
Que tous les ergoteurs enſemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux;
Mais ſi par un ſort plus heureux,
Il ſe rencontre un honnête homme,
Qui d'aucun grand ne ſe renomme,
Qui ſoit aimable comme vous;
Qui ſache rire avec les foux,
Et raiſonner avec le ſage;
Qui n'affecte point de langage,
Qui ne diſe point de bon mot,

Qui ne ſoit pas non plus un ſot,
Qui ſoit gai ſans chercher à l'être,
Qui ſoit inſtruit ſans le paroître,
Qui ne rie que par gaité,
Et jamais par malignité;
De mœurs droites ſans être auſteres,
Qui ſoit ſimple dans ſes manieres,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive auſſi pour lui;
Qui ſache aſſaiſonner la table
D'appétit, d'humeur agréable;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant ſon coin comme les autres,
Mêlant ſes folies aux nôtres;
Raillant ſans jamais inſulter,
Raillé ſans jamais s'emporter;
Aimant le plaiſir ſans crapule,
Ennemi du petit ſcrupule;
Buvant ſans riſquer ſa raiſon,
Point philoſophe hors de ſaiſon,
En un mot d'un tel caractere,
Qu'avec lui nous puiſſions nous plaire,
Qu'avec nous il ſe plaiſe auſſi.
S'il eſt un homme fait ainſi
Donnez-le nous, je vous ſupplie,
Mettez-le en notre compagnie;
Je brûle déjà de le voir,
Et de l'aimer c'eſt mon devoir;
Mais c'eſt le vôtre, il faut le dire,

Avant que de nous le produire
De le connoître. C'eſt aſſez,
Montrez-le-nous ſi vous oſez.

FRAGMENT

D'UNE EPITRE

A M. B***.

APRÈS un carême ennuyeux,
Grace à Dieu voici la ſemaine
Des divertiſſemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque Egliſe on ſe promene :
Chaque autel y charme les yeux ;
Le luxe, & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces ſaints lieux ;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant, à perte d'haleine,
Ses oremus myſtérieux ;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par ſainte Eugene !
Rarement la ſemonce eſt vaine,
Diable & frà s'entendent bien-mieux ;

L'un à l'autre obéit ſans peine.
Sur des objets plus gracieux
La diverſité me ramene.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation ſoudaine
Me rend tous mes ſens précieux ?
Illumination brillante,
Peintures d'une main ſavante,
Parfums deſtinés pour les Dieux ;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de ſe porter aux cieux ;
Et toi muſique raviſſante !
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Cattine chante !
Elle charme à la fois notre oreille & nos yeux.
Beaux ſons, que votre effet eſt tendre !
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre,
A des ſoins encor plus charmans !
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'eſt mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre & doux ;
Qui, pour éloigner tout ſcrupule,
Vient à la Vierge à deux genoux,
Offrir dans l'ardeur qui la brûle,

Tous les vœux qu'elle attend de nous.
Tels ſont les familiers colloques,
Tels ſont les ardens ſoliloques
Des gens dévots en ce ſaint lieu:
Ma foi je ne m'étonne gueres
Quand on fait ainſi ſes prieres,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chanſon Italienne de Métaſtaſe.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne
Ne déguiſe plus ſa peine;
Ce n'eſt plus un ſonge vain.
Toute ma flâme eſt éteinte:
Sous une colere feinte
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.
En paix, ſans toi je ſommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.

Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs.
Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui même
Je pourrois parler de toi.
Sois fiere, ſois inhumaine,
Ta fierté n'eſt pas moins vaine
Que le ſeroit ta douceur.
Sans être ému je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.
D'un mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres ſauvages
Peut me déplaire avec toi.
Tu me parois encor belle,
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.
Lorſque je briſai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir !

Mais quand on a du courage,
Pour ſe tirer d'eſclavage
Que ne peut-on point ſouffrir ?
Ainſi du piége perfide,
Un oiſeau ſimple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe,
Prend des leçons de ſageſſe,
Pour n'être plus attrapé.
Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés ;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.
Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ſes exploits ;
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.
Je m'exprime ſans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoi que tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.
Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas ſans peine
Un auſſi fidele amant.

Ma perte eſt moins dangereuſe ;
Je ſais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

L'ALLÉE DE SILVIE.

QU'A mégarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer !
De ma triſte & lente carriere
Rien n'adouciroit la miſere
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez, de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe

Chaque inſtant il trouve la peine
Au fond même de ſon tréſor !
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains !
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour ſa chûte
Soit creuſé de ſes propres mains !
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa miſere,
De la part de ſon propre frere,
La même inſenſibilité !
Sans doute un cœur né pour le crime,
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions ;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs ſéductions.
Il en eſt de plus dangereuſes,
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon ;
Mais, du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine & ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.

Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſéverement.
O diſcours trop remplis de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant aſyle,
Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon ſeptieme luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeuneſſe & ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévere ſageſſe
Fera bientôt fuir les amours,

Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la philoſophie
Naître de la néceſſité;
On me verra, par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le ſage, a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.
O ſageſſe! aimable chimere!
Douce illuſion de nos cœurs!
C'eſt ſous ton divin caractere
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode,
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la Jeuneſſe étourdie,
Le Vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie,
Tend des pieges à la vertu.
Tel, dans une route contraire,

On voit le fanatique auſtere,
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !

LETTRE
SUR LA
MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba & voces, prætereàque nihil.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année derniere à l'Opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'eſprit & de l'autre avec beaucoup d'animoſité, je n'y voulus prendre aucune part; car cette eſpece de guerre ne me convenoit en aucun ſens, & je ſentois bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raiſons. Maintenant que les Bouffons ſont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'eſt plus queſtion de Cabales, je crois pouvoir hazarder mon ſentiment, & je le dirai avec ma franchiſe ordinaire, ſans craindre en cela d'offenſer perſonne; il me ſemble même que ſur un pareil ſujet toute précaution ſeroit injurieuſe pour les Lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaiſe opi-

nion d'un Peuple (*) *qui donneroit à des chanſons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ſes Muſiciens que de ſes Philoſophes, & chez lequel il faudroit parler de Muſique avec plus de circonſpection que des plus graves ſujets de morale.*

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer que quoique quelques-uns m'accuſent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans ma premiere édition, le reſpect beaucoup plus grand & l'eſtime que je dois à la Nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une choſe preſque incroyable, ſi elle regardoit tout autre que moi, c'eſt qu'on oſe m'accuſer d'avoir parlé

(*) De peur que mes Lecteurs ne prennent les dernieres lignes de cet alinéa pour une ſatyre ajoutée après coup, je dois les avertir qu'elles ſont tirées exactement de la premiere édition de cette lettre ; tout ce qui ſuit fut ajouté dans la ſeconde.

de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être queſtion que par rapport à la Muſique. Je n'ai pas changé là-deſſus un ſeul mot dans cette édition, ainſi en la parcourant de ſens-froid, le Lecteur pourra voir ſi cette accuſation eſt juſte. Il eſt vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes & même quelques Muſiciens qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la Poëſie, & point du tout à la Muſique. Je ne crains pas de m'en rapporter ſur ce point aux Poëtes mêmes; car quant aux Muſiciens, chacun ſait qu'on peut ſe diſpenſer de les conſulter ſur toute affaire de raiſonnement. En revanche, la langue Françoiſe me paroît celle des Philoſophes & des Sages (*) : elle ſemble faite pour être l'or-

(*) C'eſt le ſentiment de l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, ſentiment qu'il

gane de la vérité & de la raiſon : malheur à quiconque offenſe l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & ſage langue, dont j'ai le bonheur de faire uſage, eſt de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me ſoucie tout auſſi peu de ſes ſatyres que de ſes éloges, je crois le reſpecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce reſpect, il eſt vrai, ne conſiſte pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la foibleſſe de ſes Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement, en

---

ſoutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ſes Ecrits.

appuyant par des raiſons ſolides le ſentiment qu'on leur propoſe, & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur, qu'à la fin, mon plus grand tort ne ſoit d'avoir raiſon; car je ſais trop que celui-là ne me ſera jamais pardonné.

LETTRE

SUR LA

MUSIQUE

FRANÇOISE.

VOus ſouvenez-vous, Monſieur, de l'hiſtoire de cet enfant de Siléſie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiſerent d'abord en ſavantes diſſertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la derniere choſe dont on s'aviſa fut de vérifier le fait, & il ſe trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un ſemblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Muſique, il ſeroit peut-être bon de s'aſſurer de ſon exiſtence, & d'examiner d'abord, non pas ſi elle eſt d'or, mais ſi nous en avons une.

Les Allemands, les Eſpagnols & les

Anglois, ont long-tems prétendu poſſéder une Muſique propre à leur langue : en effet ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiſſer abolir ces chefs-d'œuvres inſupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, ou du moins ; ils s'en ſont fait une mieux entendue de ſacrifier au goût & à la raiſon, des préjugés qui rendent ſouvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous ſommes encore en France à l'égard de notre Muſique, dans les ſentimens où ils étoient alors ſur la leur ; mais qui nous aſſurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en ſoit mieux fondé ? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaiſes choſes peut faſciner nos ſens en leur faveur (*), & combien le raiſonnement

(*) Les curieux ſeront peut-être bien aiſes de trouver ici le paſſage ſuivant, tiré d'un ancien partiſan du coin de la Reine, & que je m'abſtiens de traduire pour de fort bonnes raiſons.

ment & la réflexion ſont néceſſaires pour rectifier dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne ſouvent aux productions du

---

Et reverſus eſt Rex piiſſimus Carolus, & celebravit Romæ Paſcha cum Domno Apoſtolico. Ecce orta eſt contentio per dies feſtos Paſchæ inter Cantores Romanorum & Gallorum : Dicebant ſe Gallè melius cantare & pulchrius quam Romani. Dicebant ſe Romani doctiſſimè cantilenas Eccleſiaſticas proferre, ſicut docti fuerant à ſancto Gregorio Papâ ; Gallos corruptè cantare, & cantilenam ſanam deſtruendo dilacerare. Quæ contentio ante Domnum Regem Carolum pervenit. Galli verò, propter ſecuritatem Domni Regis Caroli, valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Romani verò propter auctoritatem magnæ doctrinæ eos ſtultos, ruſticos, & indoctos velut bruta animalia affirmabant, & doctrinam Sancti Gregorii præferebant ruſticitati eorum ; & cum altercatio de neutrâ parte finiret, ait Domnus piiſſimus Rex Carolus ad ſuos Cantores : Dicite palam quis purior eſt, & quis melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes ? Reſponderunt omnes unâ voce, fontem velut caput & originem puriorem eſſe ; rivulos autem ejus quantò longiùs à fonte receſſerint, tantò turbulentos, & ſordibus ac immunditiis corruptos ; & ait Domnus Rex Carolus ; revertiminì vos ad fontem Sancti Gregorii, quia manifeſtè corrupiſtis cantilenam Eccleſiaſticam. Mox petiit Domnus Rex Carolus ab Adriano Papâ Cantores, qui Franciam corrigerent de cantu. At ille dedit ei Theodorum & Benedictum doctiſſimos Cantores, qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque Antiphonarios Sancti Gregorii, quos ipſe notaverat notâ Romanâ. Domnus verò Rex Carolus reverſus in Franciam miſit unum Cantorem in Metis civitate,

plus mauvais goût, & détruire le faux-plaiſir qu'il y prend? Ne ſeroit-il donc point à propos, pour bien juger de la Muſique Françoiſe, indépendamment de ce qu'en penſe la populace de tous les Etats, qu'on eſſayât une fois de la ſoumettre à la coupelle de la raiſon, & de voir ſi elle ſoutiendra l'épreuve? *Concedo ipſe hoc multis*, diſoit Platon, *voluptate Muſicam judicandam, ſed illam fermè Muſicam eſſe dico pulcher-*

---

alterum in Sueſſonis civitate, præcipiens de omnibus civitatibus Franciæ Magiſtros ſcholæ Antiphonarios eis ad corrigendum tradere, & ab eis diſcere cantare. Correcti ſunt ergo Antiphonarii Francorum, quos unuſquiſque pro arbitrio ſuo vitiaverat, addens vel minuens, & omnes Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam quam nunc vocant notam Franciſcam: Excepto quod tremulas *vel* vinnulas, *ſive colliſibiles vel ſecabiles voces in cantu non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs exprimentes. Majùs autem Magiſterium cantandi in Metis remanſit, quantumque Magiſterium Romanum ſuperat Metenſe in arte cantandi, tantò ſuperat Metenſis cantilena cæteras ſcholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani Cantores ſupradictos Cantores Francorum in arte organandi; & Dominus Rex Carolus iterùm à Româ artis grammaticæ & computatoriæ Magiſtros ſecum adduxit in Franciam, & ubique ſtudium litterarum expandere juſſit. Ante ipſum enim Dominum Regem Carolum in Galliâ nullum ſtudium fuerat liberalium artium.*

nimam quæ optimos, ſatiſque eruditos delectet.

Je n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen ; ce n'eſt pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les Maîtres de l'Art, ou plutôt les Philoſophes puſſent diriger leurs recherches : car, diſoit autrefois un Sage, c'eſt au Poëte à faire de la Poéſie, & au Muſicien à faire de la Muſique ; mais il n'appartient qu'au Philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure (*).

Quoique le chant tire ſon principal caractere de la meſure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche, j'unirai ces deux par-

(*) Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du nombre & du rapport des tems, & par *mouvement*, celle du degré de viteſſe, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choſes ſous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

ties dans un même article, puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'harmonie ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les Nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie : ainſi ; c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Muſique Nationale ; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Muſique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le ſeroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles, dont je parlerai dans l'article de la meſure. Cherchons, par curioſité, ce qui réſulteroit de la Muſique appliquée à une telle langue.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en

donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue ſeroit ſourde, la Muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la Muſique ſeroit inſipide & monotone; ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon, & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa viteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

Comme une telle Muſique ſeroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y ſuppléer par des beautés factices & peu naturelles; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulieres, mais froides, ſans graces & ſans expreſſion. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports de voix & d'autres agrémens poſtiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule ſans le rendre moins plat. La Muſique avec toute cette mauſſade parure reſteroit languiſſante & ſans expreſſion, & ſes images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets

en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées, ne contiennent que deux ou trois mots, & qui renferment très-peu de ſens en un grand eſpace.

L'impoſſibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compoſiteurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie, & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient preſque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Muſique, ils imagineroient une Muſique ſavante ; pour ſuppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité, ils augmenteroient la confuſion ; ils croiroient faire de la Muſique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui réſulteroit du défaut de mélodie, ſeroit que les Muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne

leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en ſeroit pas; même juſqu'à la Baſſe-continue, à l'uniſſon de laquelle ils feroient ſans façon réciter les Baſſes-tailles, ſauf à couvrir le tout d'une ſorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne ſeroit que des notes. *Voces, præteredque nihil.*

Paſſons maintenant à la meſure, dans le ſentiment de laquelle conſiſte en grande partie la beauté & l'expreſſion du chant. La meſure eſt à-peu-près à la mélodie ce que la ſyntaxe eſt au diſcours : c'eſt elle qui fait l'enchaînement des mots; qui diſtingue les phraſes, & qui donne un ſens, une liaiſon au tout. Toute Muſique dont on ne ſent point la meſure reſſemble, ſi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceſſairement trouver la clef pour en démêler le ſens; mais ſi en effet cette Muſique n'a pas de meſure ſenſible, ce n'eſt alors qu'une collection confuſe de mots pris au hazard & écrits ſans

ſuite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun ſens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Muſique Nationale tire ſon principal caractere de la langue qui lui eſt propre, & je dois ajouter que c'eſt principalement la proſodie de la langue qui conſtitue ce caractere. Comme la Muſique vocale a précédé de beaucoup l'inſtrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ſes tours de chant & ſa meſure, & les diverſes meſures de la Muſique vocale n'ont pu naître que des diverſes manieres dont on pouvoit ſcander le diſcours & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui eſt très-évident dans la Muſique grecque, dont toutes les meſures n'étoient que les formules d'autant de rhythmes fournis par tous les arrangemens des ſyllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la Poëſie étoient ſuſceptibles. De ſorte que quoiqu'on puiſſe très-bien diſtinguer dans le rhythme muſical la meſure de la proſodie, la meſure du vers, & la meſure du chant, il ne faut pas douter que la Muſique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne

ſoit celle où ces trois meſures concourent enſemble le plus parfaitement qu'il eſt poſſible.

Après ces éclairciſſemens, je reviens à mon hypotheſe, & je ſuppoſe que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaiſe proſodie, peu marquée, ſans exactitude & ſans préciſion, que les longues & les breves n'euſſent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports ſimples & propres à rendre le rhythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres; des breves plus ou moins breves, des ſyllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables: il eſt clair que la Muſique Nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la proſodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu ſenſible; que le récitatif ſe ſentiroit, ſur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne ſauroit preſque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des ſyllabes; qu'on ſeroit contraint d'y changer de meſure à tout moment, & qu'on ne

pourroit jamais y rendre les vers dans un rhythme exact & cadencé ; que même dans les airs meſurés tous les mouvemens ſeroient peu naturels & ſans préciſion ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems ſe perdroit entiérement dans l'eſprit du Chanteur & de l'Auditeur, & qu'enfin la meſure n'étant plus ſenſible, ni ſes retours égaux, elle ne ſeroit aſſujettie qu'au caprice du Muſicien, qui pourroit à chaque inſtant la preſſer ou ralentir à ſon gré, de ſorte qu'il ne ſeroit pas poſſible dans un concert de ſe paſſer de quelqu'un qui la marquât à tous, ſelon la fantaiſie ou la commodité d'un ſeul.

C'eſt ainſi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein dans les morceaux où le Compoſiteur ſeroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure ſeroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en ſeroit une contre le goût du chant ; les défauts paſſeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts ; les vices ſeroient établis en regles, & pour faire de la Muſique au goût de la Nation, il

ne

ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplaît à tous les autres.

Auſſi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Muſique, il ſeroit impoſſible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle ſeroit en uſage; à force d'eſſuyer des reproches ſur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Muſique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter ſon caractere & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & preſque inchantable; s'ils ſe contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui ſont propres, ils ne feroient que marquer mieux ſa platitude par un contraſte inévitable; ils ôteroient à leur Muſique la ſeule beauté dont elle étoit ſuſceptible, en ôtant à toutes ſes parties l'uniformité de caractere qui la faiſoit être une; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la ſymphonie, ils parviendroient enfin

à ne faire ſervir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Muſique d'une telle Nation ſe diviſeroit en Muſique vocale & inſtrumentale ; voilà comment, en donnant des caracteres différens à ces deux eſpeces, on en feroit un tout monſtrueux. La ſymphonie voudroit aller en meſure, & le chant ne pouvant ſouffrir aucune gêne, on entendroit ſouvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orcheſtre ſe contrarier & ſe faire obſtacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caracteres introduiroient dans la maniere d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui ſe tourneroit tellement en habitude, que les Symphoniſtes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne Muſique, lui laiſſer de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement ; ils feroient forts les *doux*, doux les *forts*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*), *riſoluto*, *con guſto*, *ſpiri-*

(*) Il n'y a peut-être pas quatre Symphoniſtes

toſo, *ſoſtenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de ſynonymes dans leur langue, & celui d'*expreſſion* n'y auroit aucun ſens. Ils ſubſtitueroient je ne ſais combien de petits ornemens froids & mauſſades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orcheſtre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-déſagréable. Comme l'exécution ſeroit toujours lâche, & que les Symphoniſtes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en meſure, ils ne ſeroient jamais enſemble : ils ne pourroient venir à bout de tirer un ſon net & juſte, ni de rien exécuter dans ſon caractere, & les Etrangers ſeroient tout ſurpris qu'à quelques-uns près, un Orcheſtre vanté comme le premier du monde, ſeroit à peine digne des treteaux d'une guinguette (*). Il de-

François qui ſachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'eſt fort inutilement qu'ils la ſauroient ; car qui d'entr'eux ſeroit en état de la rendre ?

(*) Comme on m'a aſſuré qu'il y avoit parmi les Symphoniſtes de l'Opéra, non-ſeulement de très-bons violons, ce que je confeſſe qu'ils ſont preſque tous pris ſéparément, mais de véritablement honnêtes-gens qui ne ſe prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal ſervir le Public ; je me hâte d'ajouter ici cette diſtinction, pour réparer, autant qu'il eſt en moi, le

vroit naturellement arriver que de tels Muſiciens priſſent en haine la Muſique qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaiſe volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du deſſein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu ſe fixer à leur mal-adreſſe.

D'après une autre ſuppoſition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aiſément toutes les qualités d'une véritable Muſique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet & ſur-tout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la Muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'eſt celle du Peuple qui raiſonne le mieux;

---

tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

& ſi l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Muſique, je dirois que c'eſt celui dont la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Muſique, c'eſt certainement l'Italienne; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités ſont préciſément les plus convenables au chant.

Elle eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un très-grand nombre de ſyllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes éliſions en rendent la prononciation plus coulante. Elle eſt ſonore, parce que la plupart des voyelles y ſont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues compoſées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles diſtinguent mieux le ſon des ſyllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la proſodie autant que des ſons, l'avantage

de la langue Italienne eſt manifeſte ſur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuſe & véritablement pittoreſque, dépend moins de la force réelle de ſes termes, que de la diſtance qu'il y a du doux au fort entre les ſons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci ſuppoſé, que ceux qui penſent que l'Italien n'eſt que le langage de la douceur & de la tendreſſe, prennent la peine de comparer entre elles ces deux ſtrophes du Taſſe.

Teneri ſdegni e placide e tranquille
Repulſe e cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto e ſoſpir, tronchi e molli bacci :
Fuſe tai coſé tutte, e poſcia unille,
Et al foce temprò di lente faci ;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco ſuon de la tartarea tromba ;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba ;
Ne sì ſtridendo mai da le ſuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì ſcoſſa giammai trema la terra
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Et s'ils déſeſperent de rendre en François la douce harmonie de l'une,

qu'ils eſſayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'eſt pas beſoin, pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reſte, vous obſerverez que cette dureté de la derniere ſtrophe n'eſt point ſourde, mais très-ſonore, & qu'elle n'eſt que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudeſſe de cette ſtrophe, que les *l* qui rendent la premiere ſi coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous ſommes forcés d'entaſſer des conſonnes de toute eſpece, qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant, & contraint ſouvent la Muſique d'aller plus lentement, préciſément quand le ſens des paroles exigeroit le plus de vîteſſe.

Si je voulois m'étendre ſur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inverſions de la langue Italienne ſont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre, & qu'une phraſe Muſicale ſe développe d'une maniere plus

agréable & plus intéreſſante, quand le ſens du diſcours long-tems ſuſpendu, ſe réſout ſur le verbe avec la cadence, que quand il ſe développe à meſure, & laiſſe affoiblir, ou ſatisfaire ainſi par degrés, le deſir de l'eſprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raiſon contraire juſqu'à la fin de la phraſe. Je vous prouverois encore que l'art des ſuſpenſions & des mots entre-coupés, que l'heureuſe conſtitution de la langue rend ſi familier à la Muſique Italienne, eſt entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y ſuppléer, que des ſilences qui ne ſont jamais du chant, & qui, dans ces occaſions, montrent plutôt la pauvreté de la Muſique, que les reſſources du Muſicien.

Il me reſteroit à parler de l'accent, mais ce point important demande une ſi profonde diſcuſſion, qu'il vaut mieux la réſerver à une meilleure main. Je vais donc paſſer aux choſes plus eſſentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Muſique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie eſt plate & ſans aucun chant, &

toutes les Nations (*) neutres confirment unanimement leur jugement ſur ce point ; de notre côté nous accuſons la leur d'être bizarre & baroque(†). J'aime mieux croire que les uns ou les autres ſe trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts ſont parvenus à un ſi haut degré, la Muſique ſeule eſt encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (**) ſe contentent de dire que la Muſique Italienne & la Françoiſe ſont toutes deux bonnes, chacune dans ſon genre,

---

(*) Il a été un tems, dit Mylord Schaftesbury, où l'uſage de parler François avoit mis parmi nous la Muſique Françoiſe à la mode. Mais bientôt la Muſique Italienne nous montrant la Nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir auſſi lourde, auſſi plate, & auſſi mauſſade qu'elle l'eſt en effet.

(†) Il me ſemble qu'on n'oſe plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'eſt fait entendre parmi nous : c'eſt ainſi que cette muſique admirable n'a qu'à ſe montrer telle qu'elle eſt pour ſe juſtifier de tous les torts dont on l'accuſe.

(**) Pluſieurs condamnent l'excluſion totale que les Amateurs de Muſique donnent ſans balancer à la Muſique Françoiſe ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts excluſifs, comme ſi l'amour des bonnes choſes devoit faire aimer les mauvaiſes.

chacune pour la langue qui lui eſt propre ; mais outre que les autres Nations ne conviennent pas de cette parité, il reſteroit toujours à ſavoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Muſique en ſoi : Queſtion fort agitée en France, mais qui ne le ſera jamais ailleurs ; queſtion qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conſéquent devient tous les jours plus difficile à réſoudre dans le ſeul pays où elle ſoit en problême. Voici ſur ce ſujet quelques expériences que chacun eſt maître de vérifier, & qui me paroiſſent pouvoir ſervir à cette ſolution, du moins quant à la mélodie, à laquelle ſeule ſe réduit preſque toute la diſpute.

J'ai pris dans les deux Muſiques des airs également eſtimés chacun dans ſon genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes ſous-entendues que le Compoſiteur ne ſe donne point la peine d'écrire, & dont il ſe remet à l'intelligence du Chanteur (*),

(*) C'eſt donner toute la faveur à la Muſique Françoiſe, que de s'y prendre ainſi : car ces

je les ai ſolfiés exactement ſur la note, ſans aucun ornement, & ſans rien fournir de moi-même au ſens ni à la liaiſon de la phraſe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon eſprit le réſultat de cette comparaiſon, parce que j'ai le droit de vous propoſer mes raiſons & non pas mon autorité : je vous rends compte ſeulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que ſi vous les trouvez bons vous puiſſiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir ſeulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne ſemble. La premiere & la plus difficile de toutes eſt d'être de bonne foi, & de ſe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La ſeconde

---

notes ſous-entendues dans l'Italienne, ne ſont pas moins de l'eſſence de la mélodie que celles qui ſont ſur le papier. Il s'agit moins de ce qui eſt écrit que de ce qui doit ſe chanter, & cette maniere de noter doit ſeulement paſſer pour une ſorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François ſont bien, ſi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conſtituent point la mélodie, & ne ſont pas de ſon eſſence; c'eſt pour elle une ſorte de fard qui couvre ſa laideur ſans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles ſenſibles.

eſt que pour tenter cet examen il faut néceſſairement être également verſé dans les deux ſtyles ; autrement celui qui ſeroit le plus familier ſe préſenteroit à chaque inſtant à l'eſprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxieme condition n'eſt gueres plus facile que la premiere, car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre Muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'Art en général.

Je dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure ; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractere de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve, car un

air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable : d'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'eſt ſi la modulation eſt bonne, & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de précautions contre les préjugés, & combien le raiſonnement nous eſt néceſſaire pour nous mettre en état de juger ſainement des choſes de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus déciſive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Muſiciens François des airs de Leo & du Pergoleſe, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fuſſent fort éloignés de ſaiſir le vrai goût de ces morceaux, ils en ſentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur maniere des phraſes de Muſique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens ſolfiant très-exac-

tement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phraſes, ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la Muſique qui eût du ſens, mais ſeulement des ſuites de notes placées ſans choix & comme au hazard; ils les chantoient préciſément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caracteres François (*).

Troiſieme expérience. J'ai vu à Veniſe un Arménien, homme d'eſprit, qui n'avoit jamais entendu de Muſique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple ſacré, ſéjour tranquille

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci;

Voi che languite ſenza ſperanza

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le François, & mal pour l'I-

(*) Nos Muſiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Muſique Italienne*, diſent-ils, avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre; donc notre Muſique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conſéquence toute contraire & dire, *donc les Italiens ont une mélodie & nous n'en avons point.*

talien, par un homme accoutumé ſeulement à la Muſique Françoiſe, & alors très-enthouſiaſte de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de ſurpriſe que de plaiſir; mais tout le monde obſerva dès les premieres meſures de l'air Italien, que ſon viſage & ſes yeux s'adouciſſoient; il étoit enchanté, il prêtoir ſon ame aux impreſſions de la Muſique, & quoiqu'il entendît peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été déſabuſés que par les intermedes Italiens. C'eſt préciſément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Muſique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Muſique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie, & m'ont fait ſoupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plain-chant modulé, qui n'a rien

d'agréable en lui-même, qui ne plait qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre Muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la Muſique Françoiſe, mais toute voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la Muſique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du Chanteur (*).

(*) Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théâtres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la Muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix; plus fort, nous diſent nos Maîtres; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans gêne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers où il faut ſurprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

Trois choſes me paroiſſent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : la premiere eſt la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laiſſe au goût du Muſicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaiſons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a ſon geſte & ſon ton qui lui ſont propres, & qui le diſtinguent d'un autre homme.

La deuxieme eſt la hardieſſe des modulations, qui, quoique moins ſervilement préparées que les nôtres, ſe rendent plus agréables, en ſe rendant plus ſenſibles, & ſans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expreſſion. C'eſt par elle que le Muſicien, paſſant bruſquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & ſupprimant quand il le faut, les tranſitions intermédiaires & ſcolaſtiques, ſait exprimer les réticences, les interruptions, les diſcours entre-coupés qui ſont le langage des paſſions impétueuſes, que le bouillant Métaſtaſe a employé ſi ſouvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont ſçu

rendre avec ſuccès, & que nos Poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos Muſiciens.

Le troiſieme avantage & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſure qui s'y fait ſentir dans les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intéreſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon de ſons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les ſcander ; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux ; qui donne au Muſicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*),

(*) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpajo*, &c. *O queſto o quello t'ai a riſolvere*, &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Stizzoſò mio, ſtizzoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aſpettano*, &c. *Ma dunque il teſtamento*, &c. *Senti me, ſe brami ſtare, o che riſa chepiacere*, &c. tous caracteres d'Airs dont la Muſique Françoiſe n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'eſt pas en état d'exprimer un ſeul mot.

& qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caracteres(*), ou un ſeul mouvement propre à contraſter & changer de caractere au gré du Compoſiteur.

Voilà, ce me ſemble, les ſources d'où le chant Italien tire ſes charmes & ſon énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de ſa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renverſemens d'harmonie, qui donnent à la Baſſe-continue le véritable chant d'un deſſus. Ceux qui trouvent de ſi grandes beautés dans la mélodie Françoiſe, devroient bien nous dire à laquelle de ces choſes elle en eſt redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y ſuppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la

(*) Je me contenterai d'en citer un ſeul exemple, mais très-frappant; c'eſt l'air *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fauſſe Suivante; Air très-pathétique ſur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orcheſtre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la ſeconde partie qu'il ne falloit pas ſupprimer.

croit propre qu'à exprimer des ſentimens agréables ; mais pour peu qu'on étudie ſon caractere pathétique & tragique, on eſt bientôt ſurpris de la force que lui prête l'art des Compoſiteurs dans les grands morceaux de Muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſavantes, de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ſes tranſports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Eſt ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens ? Tout ce fatras qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſi-tôt qu'ils ſe font entendre à la fois,

& il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, quoiqu'on puiſſe dire, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de ſorte que plus on entaſſe des chants mal à propos, & moins la Muſique eſt agréable & chantante ; parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une Muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expreſſion du ſujet ; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer, que la Baſſe, par une marche uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive ; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indiſpenſable & non moins importante en Muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie ; car elle

eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons Compoſiteurs Italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénere quelquefois en affectation, & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur Muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande regle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la Muſique Italienne, & qui fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-tems les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre Muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caracteres d'airs choiſis & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne ſeroit ſupportable accompagné de cette maniere, parce que la Muſique vocale & inſtrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne

marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une beauté qui réſulte encore de ces uniſſons, c'eſt de donner une expreſſion plus ſenſible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les inſtrumens ſur un paſſage, tantôt en les radouciſſant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & ſaillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laiſſe pas de lui attribuer quand l'Orcheſtre ſait le faire ſortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correſpondance de la ſymphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne ſont que des développemens de l'autre, de ſorte que c'eſt toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la ſource de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement eſt ſi bien un avec le chant, & ſi exactement relatif aux paroles, qu'il ſemble ſouvent déterminer le jeu & dicter à l'Acteur le geſte qu'il doit faire (*),

(*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un guſto di ſtordire* du Maître de Muſique, dans celui ſur

& tel qui n'auroit pu jouer le rôle ſur les paroles ſeules, le jouera très-juſte ſur la Muſique, parce qu'elle fait bien ſa fonction d'interprête.

Au reſte, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens ſoient toujours à l'uniſſon de la voix. Il y a deux cas aſſez fréquens où le Muſicien les en ſépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté ſur des cordes d'harmonie, fixe aſſez l'attention pour que l'accompagnement ne puiſſe la partager, encore alors donne-t-on tant de ſimplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée ſeulement d'accords agréables, n'y ſent aucun chant qui puiſſe la diſtraire. L'autre cas demande un peu plus de ſoin pour le faire entendre.

Quand le Muſicien ſaura ſon art, dit l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet*

Padrone de la femme orgueilleuſe, dans celui *vi ſto ben* du Tracollo, dans celui *tu non penſi no ſignora* de la Bohémienne, & dans preſque tous ceux qui demandent du jeu.

demandoit,

demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce paſſage me paroît renfermer un précepte très-utile, & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou comme diſoient nos anciens Muſiciens, quelques *diminutions* (*) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément ſans détruire en cela l'unité de mélodie, de ſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un ; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que ſi le ſens des paroles comporte une idée acceſſoire que

(*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrieme volume de l'Encyclopédie.

le chant n'aura pas pu rendre, le Muſicien l'enchâſſera dans des ſilences ou dans des tenues, de maniere qu'il puiſſe la préſenter à l'Auditeur, ſans le détourner de celle du chant. L'avantage ſeroit encore plus grand, ſi cette idée acceſſoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fit plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme ſeroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiſeaux : car alors le Compoſiteur pourroit ſéparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement, & deſtinant uniquement ce dernier à rendre l'idée acceſſoire, il diſpoſera ſon chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orcheſtre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante, ce qui dépend encore plus de l'art du Compoſiteur, que de l'exécution des Inſtrumens : mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Muſicien pour parer le chant ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y en ajoutant un autre

qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flûtes, de l'autre des Baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entr'eux, & d'appeller tout ce cahos, de la Muſique, c'eſt inſulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre choſe, qui n'eſt pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'eſt l'abus ou plutôt l'uſage des fugues, imitations, doubles deſſeins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont preſque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naiſſance de l'Art, pour faire briller le ſavoir, en attendant qu'il fût queſtion du génie. Je ne dis pas qu'il ſoit tout-à-fait impoſſible de conſerver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduiſant habilement l'attention de l'Auditeur d'une partie à l'autre, à meſure que le ſujet y paſſe; mais ce travail eſt ſi pénible, que preſque perſonne n'y réuſſit, & ſi ingrat, qu'à peine le ſuccès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutiſſant qu'à faire du bruit, ainſi que la

plupart de nos chœurs ſi admirés (*), eſt également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renverſées, baſſes contraintes, & autres ſottiſes difficiles que l'oreille ne peut ſouffrir, & que la raiſon ne peut juſtifier, ce ſont évidemment des reſtes de barbarie & de mauvais goût, qui ne ſubſiſtent, comme les portails de nos Egliſes gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare, & même après la renaiſſance des autres Arts que l'Europe lui doit tous, la Muſique plus tardive n'y a point pris aiſément cette pureté de goût qu'on y

(*) Les Italiens ne ſont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils ſe piquent encore d'avoir dans leurs Egliſes de la Muſique bruyante; ils ont ſouvent des Meſſes & des Motets à quatre Chœurs, chacun ſur un deſſein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me ſouviens que Terradeglias me parlant de pluſieurs Motets de ſa compoſition où il avoit mis des Chœurs travaillés avec un grand ſoin, étoit honteux d'en avoir fait de ſi beaux, & s'en excuſoit ſur ſa jeuneſſe; autrefois, diſoit-il, j'aimois à faire du bruit; à préſent je tâche de faire de la Muſique.

voit briller aujourd'hui, & l'on ne peut gueres donner une plus mauvaiſe idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant longtems qu'une même Muſique en France & en Italie (*), & que les Muſiciens des deux contrées communiquoient familiérement entr'eux, non pourtant ſans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalouſie, qui eſt inſéparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli, ſe hâta de le faire chaſſer de France: ce qui lui fut d'autant plus aiſé que Correlli étoit plus grand homme, & par conſéquent moins courtiſan que

(*) L'Abbé du Bos ſe tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Muſique, & cela pourroit s'admettre, ſi l'on donnoit le nom de Muſique à un continuel rempliſſage d'accords; mais ſi l'harmonie n'eſt que la baſe commune & que la mélodie ſeule conſtitue le caractere, non-ſeulement la Muſique moderne eſt née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos Langues vivantes, la Muſique Italienne eſt la ſeule qui puiſſe réellement exiſter. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on faiſoit de l'harmonie & des ſons, Lulli y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergoleſe, ſont les premiers qui aient fait de la Muſique.

lui. Dans ces tems où la Muſique naiſſoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphaſe de ſcience harmonique, ces pédanteſques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conſervées parmi nous, & par leſquelles on diſtingue aujourd'hui cette Muſique méthodique, compaſſée, mais ſans génie, ſans invention & ſans goût, qu'on appelle à Paris, *Muſique écrite* par excellence, & qui tout au plus, n'eſt bonne, en effet, qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus ſimple, & donné tous leurs ſoins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne ſoit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces des fugues & deſſeins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'eſt de quoi je pourrois citer pluſieurs exemples dans les Intermedes qui nous ſont connus, & entr'autre le mauvais quatuor qui eſt à la fin de *la Femme orgueilleuſe*. Mais outre que ces choſes ſortent du caractere établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de ſemblable dans les Tragédies, & qu'il n'eſt pas plus juſte de juger l'Opéra Italien ſur

ces farces, que de juger notre Théâtre françois ſur l'*Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Craſſe* : il faut auſſi rendre juſtice à l'art avec lequel les Compoſiteurs ont ſouvent évité dans ces Intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner au profit de la regle des ſituations qui ſembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Muſique, la plus difficile à traiter ſans ſortir de l'unité de mélodie, eſt le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la lettre ſur Omphale a déjà remarqué que les Duo ſont hors de la nature; car rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain tems, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter ni ſe répondre. Et quand cette ſuppoſition pourroit s'admettre en certains cas, il eſt bien certain que ce ne ſeroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt

de traiter le plus qu'il eſt poſſible le Duo en Dialogue, & ce premier ſoin regarde le Poëte; ce qui regarde le Muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du Dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, ſans changer de ſujet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une, & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu; il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la premiere. Il faut garder la dureté des diſſonances, les ſons perçans & renforcés, le fortiſſimo de l'Orcheſtre pour des inſtans de déſordre & de tranſport, où les Acteurs ſemblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur ſenſible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie ſobrement ménagée. Mais ces inſtans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Muſique douce & affec-

tueuſe avoir déjà diſpoſé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre ſe prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils paſſent avec la rapidité qui convient à notre foibleſſe ; car quand l'agitation eſt trop forte, elle ne ſauroit durer, & tout ce qui eſt au-delà de la nature ne touche plus.

En diſant ce que les Duo doivent être, j'ai dit préciſément ce qu'ils ſont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre ſur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orcheſtre, ſans en être attendri ; s'il a pu d'un œil ſec aſſiſter aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais ſans inſiſter ſur les Duo tragiques, genre de Muſique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y eſt connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, ſelon moi, rien ne manquera, quand il ſera bien exécuté, que des Auditeurs qui ſachent l'entendre :

c'eſt celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conoſco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Muſiciens François ſont en état d'en ſentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergoleſe, comme Cicéron diſoit d'Homere, que c'eſt avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'Art, que de ſe plaire à ſa lecture.

J'eſpere, Monſieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de ſa nouveauté, & de l'importance de ſon objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur une regle auſſi eſſentielle que celle de l'unité de mélodie; regle dont aucun Théoricien, que je ſache, n'a parlé juſqu'à ce jour; que les Compoſiteurs Italiens ont ſeuls ſentie & pratiquée, ſans ſe douter, peut-être, de ſon exiſtence; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expreſſion, & preſque tous le charme de la bonne Muſique. Avant que de quitter ce ſujet, il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je ſemblois accorder tout l'avantage à la mélodie; & que l'expreſſion du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compoſiteur à les ménager.

Vous reſſouvenez-vous, Monſieur, d'avoir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produiſoit ſous ſes petits doigts, l'accompagnement du Clavecin; & tout le ſpectacle s'apperçut à ſon jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai auſſi-tôt les raiſons de cette différence, car je ne doutois pas que le ſieur Noblet ne fût bon harmoniſte & n'accompagnât très-exactement : mais quelle fut ma ſurpriſe en obſervant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne rempliſſoit preſque jamais les accords, qu'il ſupprimoit beaucoup de ſons, & n'employoit très-ſouvent que deux doigts, dont l'un ſonnoit preſque toujours l'octave de la Baſſe! Quoi! diſois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de ſons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend ſon

accompagnement plus ſenſible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problême inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres obſervations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, & que, par conſéquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Baſſe étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer ſur le reſte, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en réſulte une confuſion qui peut rendre l'harmonie plus ſourde; & je m'expliquois ainſi pourquoi les Italiens, ſi économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la Baſſe; pourquoi ils mettent tant de Contre-baſſes dans leurs Orcheſtres; & pourquoi ils font ſi ſouvent marcher leurs quintes (*) avec

(*) On peut remarquer à l'Orcheſtre de notre Opéra, que dans la Muſique Italienne les quintes ne jouent preſque jamais leur partie quand elle eſt à l'octave de la Baſſe; peut-être ne dai-

la Baſſe, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raiſon de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expreſſion que je remarquois dans la ſimplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre ſi compoſée, ſi froide & ſi languiſſante.

Je me ſouvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque conſonnance a ſon caractere particulier, c'eſt-à-dire, une maniere d'affecter l'ame qui lui eſt propre; que l'effet de la tierce n'eſt point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la ſixte. De même les tierces & les ſixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produiſent les tierces & les ſixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'enſuit aſſez

---

gne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduiſent l'Orcheſtre ignoreroient-ils que ce défaut de liaiſon entre la Baſſe & le deſſus rend l'harmonie trop ſeche?

évidemment que les diſſonances & tous les intervalles poſſibles ſeront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſauroit être la même.

Or, me diſois-je à moi-même, en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont j'ai beſoin, je peux riſquer d'affoiblir cette expreſſion par un troiſieme ſon, qui diviſant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera néceſſairement l'effet par celui des deux tierces dans leſquelles je la réſous; & ces tierces mêmes, quoique le tout enſemble faſſe une fort bonne harmonie, étant de différente eſpece, peuvent encore nuire mutuellement à l'impreſſion l'une de l'autre. De même ſi l'impreſſion ſimultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit néceſſaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impreſ-

ſion, en retranchant un des trois ſons qui en forment l'accord. Ce raiſonnement devient encore plus ſenſible, appliqué à la diſſonance. Suppoſons que j'aie beſoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fauſſe-quinte; oppoſition, pour le dire en paſſant, qui prouve combien les divers renverſemens des accords en peuvent changer l'effet; ſi dans une telle circonſtance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques ſons qui forment la diſſonance, je m'aviſe de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la ſeconde & la ſixte, & à la fauſſe-quinte la ſixte & la tierce, c'eſt-à-dire, qu'introduiſant dans chacun de ces accords une nouvelle diſſonance, j'y introduis en même tems trois conſonnances, qui doivent néceſſairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Muſique où l'harmonie eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion: ce qui eſt préciſément le caractere de la

Muſique Françoiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une regle pour aider au Compoſiteur à ſe bien conduire en pareille occaſion, c'eſt certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui ſe rapporte au caractere de la Muſique Italienne, & rend raiſon de la douceur du chant jointe à la force d'expreſſion qui y regnent.

Il ſuit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Muſicien ne doit point ſe hâter de la prodiguer inconſidérément, ni ſe croire en état de compoſer parce qu'il ſait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impreſſions diverſes que les conſonnances, les diſſonances & tous les accords font ſur les oreilles ſenſibles, & ſe dire ſouvent à lui-même, que le grand art du Compoſiteur ne conſiſte pas moins à ſavoir diſcerner dans l'occaſion les ſons qu'on doit ſupprimer, que ceux dont il faut faire uſage. C'eſt

en étudiant & feuilletant ſans ceſſe les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, ſi la nature lui a donné aſſez de génie & de goût pour en ſentir la néceſſité ; car les difficultés de l'art ne ſe laiſſent appercevoir qu'à ceux qui ſont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviſeront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe ; d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fà, nulla ſi ſcuopre.*

Voilà, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenans que produit l'harmonie de la Muſique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & diſcernement; ce n'eſt pas non plus à dire que pour ce choix le Muſicien ſoit obligé de faire tous ces raiſonnemens, mais qu'il en doit ſentir le réſultat. C'eſt à lui d'avoir du génie & du goût pour

trouver les choſes d'effet ; c'eſt au Théoricien à en chercher les cauſes & à dire pourquoi ce ſont des choſes d'effet.

Si vous jettez les yeux ſur nos compoſitions modernes, ſur-tout ſi vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Muſiciens ont ſi mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement ſuivi la route oppoſée ; & s'il m'eſt permis de vous dire naturellement ma penſée, je trouve que plus notre Muſique ſe perfectionne en apparence, & plus elle ſe gâte en effet. Il étoit peut-être néceſſaire qu'elle vînt au point où elle eſt, pour accoutumer inſenſiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle eſt ſuſceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redeſcendre ou remonter au point où Lulli l'avoit miſe. Convenons que l'harmonie de ce célebre Muſicien eſt plus pure & moins renverſée, que ſes Baſſes ſont plus naturelles & marchent plus rondement, que ſon chant eſt mieux ſuivi, que ſes accompagnemens moins char-

gés naiſſent mieux du ſujet & en ſortent moins, que ſon récitatif eſt beaucoup moins maniéré, & par conſéquent beaucoup meilleur que le nôtre; ce qui ſe confirme par le goût de l'exécution: car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faiſons aujourd'hui; il étoit plus vif & moins traînant; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage. (*) Les cadences, les ports de voix ſe ſont multipliés dans le nôtre; il eſt devenu encore plus languiſſant, & l'on n'y trouve preſque plus rien qui le diſtingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puiſqu'il eſt queſtion d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monſieur, que je termine cette Lettre par quelques obſervations ſur l'un & ſur l'autre, qui deviendront peut-être des éclairciſſemens utiles à la ſolution du problême dont il s'agit.

(*) Cela ſe prouve par la durée des Opéra de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui que de ſon tems, ſelon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Auſſi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, eſt-on obligé d'y faire des retranchemens conſidérables.

On peut juger de l'idée de nos Muſiciens ſur la conſtitution d'un Opéra, par la ſingularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Muſique Italienne qui raviſſent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les ſituations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les paſſions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces inſipides chanſonnettes, dont ils entre-mêlent les ſcenes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces trainantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & font partie des ſcenes. Tantôt c'eſt un pere déſeſpéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mere tendre qui verſe des larmes

en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimathias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une Muſique pleine de force & d'expreſſion, & de renchérir ſur l'énergie de la Poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du ſujet, ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé, qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre : c'eſt une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinens amphigouris que nos Muſiciens épuiſent leur goût & leur ſavoir, & nos Acteurs leurs geſtes & leurs poumons ; c'eſt à ces morceaux extravagans que nos femmes ſe pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la Muſique Françoiſe ne ſait ni peindre ni parler, c'eſt qu'elle ne peut développer le peu de

beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule choſe qu'il exprime ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſurpris de la groſſiéreté de ces préjugés : la Muſique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bien-tôt été ſes plus zélés admirateurs (*).

Après les ariettes, qui ſont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans les monologues &

(*) C'eſt un préjugé peu favorable à la Muſique Françoiſe, que ceux qui la mépriſent le plus ſoient préciſément ceux qui la connoiſſent le mieux; car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

jamais dans les ſcenes, parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation, celui qui garde le ſilence ne ſait que faire de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent, & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la Baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en baîllant ; ils voudroient être triſtes & ne ſont qu'ennuyeux ; ils voudroient toucher le cœur & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio : car lorſque le chant eſt ſi lent qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſſât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne ren-

dent le chant que plus agréable & ſurtout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant François interdit cette reſſource à nos Compoſiteurs : car dès que l'Acteur ſeroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens & peindre tous les caracteres avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au Compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne ; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré : le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul degré de viteſſe détermine le caractere. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caracteres, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand

quand il plaît au Muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change ſur le même mouvement de caractere au gré du Compoſiteur; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en cela du Poëte & ſans s'expoſer à des contre-ſens.

Voilà la ſource de cette prodigieuſe variété que les grands Maîtres d'Italie ſavent répandre dans leurs Opéra, ſans jamais ſortir de la nature: variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Muſiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-ſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il me ſemble que pour en bien juger il faudroit une fois ſavoir préciſément ce que c'eſt; car juſqu'ici je ne ſache pas que de tous ceux qui en ont diſputé, perſonne ſe ſoit aviſé de le définir. Je ne ſais, Monſieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuſe, c'eſt-à-dire, une déclamation dont toutes les

inflexions ſe font par intervalles harmoniques. D'où il ſuit que comme chaque langue a une déclamation qui lui eſt propre, chaque langue doit auſſi avoir ſon récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe très-bien comparer un récitatif à un autre, pour ſavoir lequel des deux eſt le meilleur, ou celui qui ſe rapporte le mieux à ſon objet.

Le récitatif eſt néceſſaire dans les drames lyriques, 1°. Pour lier l'action & rendre le ſpectacle un. 2°. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit inſupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choſes qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Muſique chantante & cadencée. La ſimple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la tranſition de la parole au chant, & ſur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille ſe prête difficilement, & forme un contraſte choquant qui détruit toute l'illuſion, & par conſéquent l'intérêt ; car il y a une ſorte de vraiſemblance qu'il faut conſerver, même à l'Opéra, en rendant le diſcours tellement uniforme, que le tout puiſſe

être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le ſecours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuſe, & dédommage avantageuſement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il eſt évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce ſoit, ſi elle a d'ailleurs les conditions néceſſaires, eſt celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conſervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'eſprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puiſſe être ſuſceptible.

Examinons maintenant ſur cette regle ce qu'on appelle en France, récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoiſe dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces

inflexions de la parole & ces ſons ſoutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui ſont le tiſſu de cette partie de notre Muſique encore plus même que des airs ? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui ſache lire les quatre premiers vers de la fameuſe reconnoiſſance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légeres inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de paſſionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaiſſer la voix. Faites enſuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers ſur la note du Muſicien, & tâchez, ſi vous le pouvez, de ſupporter cette extravagante criaillerie, qui paſſe à chaque inſtant de bas en haut & de haut en bas, parcourt ſans ſujet toute l'étendue de la voix, & ſuſpend le récit hors de propos pour *filer de beaux ſons* ſur des ſyllabes qui ne ſignifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le ſens !

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque inſtant, & qu'on me diſe quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade pretin-

taille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les Partiſans de la Muſique Françoiſe ſe retrancher dans le caractere de la Langue, & rejetter ſur elle des défauts dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue Françoiſe, doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage: qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien ſur-tout qui reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les Compoſiteurs François, ſi fiers de leur faux ſavoir, & par conſéquent ſi éloignés de

ſentir & d'aimer le véritable, ne s'aviſeront pas de chercher ſi-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce ſeroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai ſuppoſées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher auſſi rapidement que la parole, & être auſſi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les paſſions les plus véhémentes animent le diſcours, ſans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui ſoit propre, & qui contribue à le diſtinguer des airs, où, pour conſerver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment ſur-tout, quand on veut donner à la paſſion le tems de déployer tous ſes mouvemens, on peut, à l'aide d'une ſymphonie habilement ménagée, faire

exprimer à l'Orcheſtre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Muſicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé (*), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, ſans jamais confondre l'une avec l'autre : je pourrois vous déployer les beautés ſans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes auſſi abſurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme ſi quelqu'un pouvoit prononcer ſur un récitatif, ſans connoître à fond la langue à laquelle il eſt propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainſi dire, créer un nouveau Dictionnaire, inventer à chaque inſtant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des diſcours

(*) J'avois eſpéré que le ſieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus Connoiſſeurs ce qu'ils jugent depuis ſi long-tems ; mais ſur ſes raiſons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoiſſoit encore mieux que moi la portée de ſes Auditeurs.

qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendiſſent, & par conſéquent de ſcience & d'arts de tout genre, excepté la ſeule Muſique. Je n'entrerai donc point ſur cette matiere dans un détail affecté qui ne ſerviroit de rien pour l'inſtruction des Lecteurs, & ſur lequel ils pourroient préſumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie, la force apparente de mes preuves.

Par la même raiſon je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été propoſé cet hiver, dans un Ecrit adreſſé au Petit Prophête & à ſes adverſaires, de deux morceaux de Muſique, l'un Italien & l'autre François, qui y ſont indiqués. La ſcene Italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou ſupérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient ſuivre la comparaiſon, & il ſe trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui ſavoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la ſcene Françoiſe, j'en crayonnerai volontiers l'analyſe avec d'autant plus de plaiſir, qu'étant le morceau conſacré dans la Nation par

les plus unanimes ſuffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuſe d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu ſouſtraire mon jugement à celui des Lecteurs par un ſujet peu connu.

Au reſte, comme je ne puis examiner ce morceau ſans en adopter le genre, au moins par hypotheſe, c'eſt rendre à la Muſique Françoiſe tout l'avantage que la raiſon m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'eſt la juger ſur ſes propres regles; de ſorte que quand cette ſcene ſeroit auſſi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre choſe ſinon que c'eſt de la Muſique Françoiſe bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût abſolument de mauvaiſe Muſique; il ne s'agit donc ici que de voir ſi l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans ſon genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyſer en peu de mots ce célebre monologue d'Armide, *enfin il eſt en ma puiſſance*, qui paſſe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raiſon en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable ſatire, & M. Rameau lui-même ſe ſeroit bien gardé de mériter une ſemblable louange en pareil cas : car que peut-on penſer de plus mal conçu que cette régularité ſcholaſtique dans une ſcene où l'emportement, la tendreſſe & le contraſte des paſſions oppoſées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuſe vient poignarder ſon ennemi. A ſon aſpect, elle héſite ; elle ſe laiſſe attendrir, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ſes projets de vengeance, & n'oublie pas un ſeul inſtant ſa modulation. Les réticences, les interruptions, les tranſitions intellectuelles que le Poëte offroit au Muſicien, n'ont pas été une ſeule fois ſaiſies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Muſicien finit en *E ſi mi* comme il avoit commencé, ſans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, ſans avoir mis une ſeule fois dans la décla-

mation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de ſon ame, ſans avoir donné la moindre expreſſion à l'harmonie ; & je défie qui que ce ſoit d'aſſigner par la Muſique ſeule, ſoit dans le ton, ſoit dans la mélodie, ſoit dans la déclamation, ſoit dans l'accompagnement, aucune différence ſenſible entre le commencement & la fin de cette ſcene, par où le Spectateur puiſſe juger du changement prodigieux qui s'eſt fait dans le cœur d'Armide.

Obſervez cette Baſſe-continue : que de croches ! que de petites notes paſſageres pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la Baſſe d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer ?

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de Poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voilà un *trille* (*), &, qui pis eſt, un repos abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux Spectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'Actrice; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au Muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur!

Je pardonnerois peut-être au Muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que le premier, s'il ſe permettoit un peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *ſommeil*

(*) Je ſuis contraint de franciſer ce mot pour exprimer le battement de goſier que les Italiens appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

ont été pour le Muſicien un piege inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la Baſſe, Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

Que cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi impétueux ! Que ce trille eſt froid & de mauvaiſe grace ! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe breve, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent !

Par lui tous mes Captifs ſont ſortis d'eſclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage !

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut, ſent dans le ſien les premiers mouvemens de la pitié, ou plu-

tôt de l'amour ; elle cherche des raiſons pour ſe raffermir, & cette tranſition intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui ſans cela ſe lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons, maintenant, comment le Muſicien a exprimé cette marche ſecrete du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entiere, & quitte enfin avec peine & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce

vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de Baſſe. Eh Dieux! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant où toute liaiſon harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le déſordre & l'agitation! D'ailleurs, une légere altération qui n'eſt que dans la Baſſe, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y ſuppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le viſage, le geſte d'Armide, tout eſt changé, hormis ſa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux ſens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choiſi. Cependant il eſt incomparablement plus vif, plus

animé, & fait mieux valoir ce qui ſuit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cauſe à elle-même :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à ſa fureur par ce ſeul mot :

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir héſité, rejette avec précipitation ſa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Queſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

..... Ciel ! qui peut m'arrêter ?

Achevons..... je frémis ! vengeons-nous..... je ſoupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la ſcene. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une maniere ſi inſipide, avec une mélodie ſi peu caractériſée & une ſi inconcevable mal-adreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte.

Achevons : je frémis. Vengeons-nous ; je ſoupire.

le Muſicien dit exactement celui-ci.

Achevons ; achevons. Vengeons-nous ; vengeons-nous.

Les *trilles* ſont ſur-tout un bel effet ſur de telles paroles, & c'eſt une choſe bien trouvée que la cadence parfaite ſur le mot ſoupire !

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui ?

Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers ſeroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le ſecond ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif François où elles tombent ſi lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance eſt vaine.

Toute perſonne qui ſentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le ſecond hémiſtiche eſt à contre-ſens; la voix doit s'élever ſur *ma vengeance*, & retomber doucement ſur *vaine.*

Mon bras tremblant ſe refuſe à ma haine.

Mauvaiſe cadence parfaite! d'autant plus qu'elle eſt accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!

Faites déclamer ce vers à Mlle. Du-

meſnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* ſera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baiſſant juſqu'à la fin du vers : mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour !* je reconnois là le Muſicien.

Je paſſe, pour abréger, le reſte de cette ſcene, qui n'a plus rien d'intéreſſant ni de remarquable, que les contreſens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il ſe peut, je le haïſſe.

Cette parentheſe, *s'il ſe peut*, me ſemble une épreuve ſuffiſante du talent du Muſicien ; quand on la trouve ſur le même ton, ſur les mêmes notes que *je le haïſſe*, il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue, je veux bien conſentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la Muſique Françoiſe qui connoiſſent la ſcene Italienne qu'on a miſe en parallele avec celle-ci, & ſur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine,

ils me ſauront gré ſans doute de ce ſilence.

Pour réſumer en peu de mots mon ſentiment ſur le célebre monologue, je dis que ſi on l'enviſage comme du chant, on n'y trouve ni meſure, ni caractere, ni mélodie : ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expreſſion, quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de ſons filés, de trilles & autres ornemens du chant bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation qu'ils ne le ſont communément dans la Muſique Françoiſe. La modulation en eſt réguliere, mais puérile par cela même, ſcholaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagnement s'y borne à la Baſſe-continue, dans une ſituation où toutes les puiſſances de la Muſique doivent être déployées ; & cette Baſſe eſt plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier ſous ſa leçon de Muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcene d'Opéra, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la Muſique de cette ſcene ſans y joindre

les paroles, ſans crier ni geſticuler, il ne ſeroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulée au hazard & ſeulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fit encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'Actrice, je ſuis perſuadé que perſonne n'en pourroit ſouffrir le récitatif, & qu'une pareille Muſique a grand beſoin du ſecours des yeux pour être ſupportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni meſure ni mélodie dans la Muſique Françoiſe, parce que la langue n'en eſt pas ſuſceptible; que le chant François n'eſt qu'un aboyement continuel, inſupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en eſt brute, ſans expreſſion & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'Ecolier; que les airs François ne ſont point des airs; que le récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus

que les François n'ont point de Muſique & n'en peuvent avoir (*); ou que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

(*) Je n'appelle pas avoir une Muſique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déſormais l'étude de nos Muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne Muſique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'auſſi près qu'il étoit poſſible; ſes accompagnemens ſont bien imités ſans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire. Jeunes Muſiciens qui vous ſentez du talent, continuez de mépriſer en public la Muſique Italienne, je ſens bien que votre intérêt préſent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Muſique, ſi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

LETTRE

D'UN

SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Muſique,

A SES CAMARADES
DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons ; les Bouffons ſont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les ſymphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus ſi chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orcheſtre. Convenez, Meſſieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Muſique, où la meſure alloit ſans miſéricorde, & n'attendoit jamais que nous puiſſions la ſuivre. Pour moi quand je me ſentois obſervé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reſte de mauvaiſe honte m'obligeoit de jouer à-peu-près

ce qui étoit ſur ma partie, je me trouvois le plus embarraſſé du monde, & au bout d'une ligne ou deux ne ſachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauſes, ou bien je me tirois d'affaire, en ſortant pour aller piſſer.

Vous ne ſauriez croire quel tort nous a fait cette Muſique qui va ſi vîte, ni juſqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus connoiſſeurs oſoient nous donner. Pour ſes quarante ſols, le moindre poliçon ſe croyoit en droit de murmurer, lorſque nous jouyons faux, ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas juſqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des Philoſophes, qui ſans le moindre reſpect pour une Académie Royale n'euſſent l'inſolence de critiquer effrontément des perſonnes de notre ſorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant ſans pudeur nos antiques & reſpectables privileges, on alloit obliger les Officiers du Roi à ſavoir la Muſique, & à jouer tout de bon de l'inſtrument pour lequel ils ſont payés.

Hélas! Qu'eſt devenu le tems heureux de notre gloire? Que ſont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime

nous

nous paſſions parmi les anciens de la Chambre des Comptes & les meilleurs bourgeois de la rue Saint-Denis pour le premier Orcheſtre de l'Europe, où l'on ſe pâmoit à cette célebre ouverture d'Iſis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logiſtille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit juſqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant chacun ſe mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juſte & que nous n'allons gueres bien enſemble, on nous traite ſans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chaſſeroit volontiers du Spectacle, ſi les ſentinelles, qui ſont ainſi que nous au ſervice du Roi, & par conſéquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la ſubordination : mais, mes chers Camarades, qu'ai-je beſoin, pour exciter votre juſte colere, de vous rappeller notre antique ſplendeur, & les affronts qui nous ont fait déchoir? Ils ſont tous préſens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuſe cauſe, combien vous êtes peu diſpoſés

à les endurer. Oui, Meſſieurs, c'eſt cette dangereuſe Muſique étrangere qui, ſans autre ſecours que ſes propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire la nôtre qu'on joue ſi à ſon aiſe. C'eſt elle qui nous perd d'honneur, & c'eſt contre elle que nous devons tous reſter unis juſqu'au dernier ſoupir.

Je me ſouviens qu'avertis du danger par les premiers ſuccès de la Serva Padrona, & nous étant aſſemblés en ſecret pour chercher les moyens d'eſtropier cette Muſique enchantereſſe, le plus qu'il ſeroit poſſible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*), s'aviſa de dire d'un ton moi-

(*) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je ſurpris dans ſa poche un papier qui contenoit cette ſcandaleuſe Epigramme ;

O Pergoleſe inimitable !
Quand notre Orcheſtre impitoyable
Te fait crier ſous ſon lourd Violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marſyas écorche Apollon.

Ils ſont comme cela deux ou trois dans l'Orcheſtre qui s'aviſent de blâmer vos cabales, qui

tié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux: jugez de ce qu'il en ſeroit arrivé ſi nous euſſions eu la mal-adroite modeſtie de ſuivre cet avis, puiſque tous nos ſoins, joints à nos grands talens pour laiſſer aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaiſir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de ſentir les beautés de la Muſique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Muſique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité ſans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffoniſtes. Il eſt vrai que l'entrepriſe étoit hazardeuſe, & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande ſe ſeroit fait mettre vingt fois au cachot; mais nous connoiſſons nos droits, & nous en uſons. C'eſt le public, s'il ſe plaint, qui ſera mis au cachot.

---

oſent publiquement approuver la Muſique Italienne, & qui ſans égards pour le Corps, veulent ſe mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons ſouffrir que des Camarades qui faſſent cauſe commune avec nous.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaiſe volonté, nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faiſions à leur Muſique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons ſujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puiſſant intérêt commun, & par le deſir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraſer de pauvres Etrangers, qui ignorant les myſteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partiſans que les oreilles ſenſibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaiſir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne ſavoient pas, les bonnes Gens, que ce plaiſir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils ſont prêts à la recevoir enfin, ſans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la ſentent davantage, nous aurons la ſatisfaction de les voir congédiés bruſquement, ſans être avertis, ni payés, & ſans qu'ils aient eu le tems de chercher

quelque aſyle où il leur ſoit permis de plaire impunément au Public.

Nous eſpérons auſſi, pour la conſolation des vrais Citoyens, & ſur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaiſſés de tout le monde & ſurchargés d'affronts, ſeront bientôt obligés à fermer le leur, ce qui nous ſera d'autant plus de plaiſir que le coin de la Reine eſt compoſé de leurs plus ardens partiſans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainſi que de celles des Intermedes. C'eſt ainſi que les Etrangers, qui ont tous la groſſiéreté de rechercher la Comédie Françoiſe & l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François, monumens précieux du goût de la Nation, ceſſeront d'y accourir avec tant d'empreſſement; ce qui ſera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y ſera meilleur vivre, & que les loyers n'y ſeront plus ſi chers.

Tout ce que nous avons fait eſt quelque choſe, & ce n'eſt pas encore aſſez. J'ai découvert un fait, ſur lequel il eſt bon que vous ſoyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut

tenir en cette occaſion ; c'eſt que le Sieur Bambini, encouragé par le ſuccès de la Bohémienne, prépare un nouvel intermede qui pourroit bien paroître encore avant ſon départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'intermedes, car nous aſſurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Meſſieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne ſoit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, ſur-tout s'il eſt bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à reſpecter nos déciſions. Dans cette vue, je me ſuis adroitement inſinué chez le Sieur Bambini, ſous prétexte d'amitié ; & comme le bon-homme ne ſe défioit de rien, car il n'a pas ſeulement l'eſprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a ſans myſtere montré ſon Intermede. Le titre en eſt, l'*Oiſeleuſe Angloiſe*, & l'Auteur de la Muſique

eſt un certain *Jommelli*. Or vous ſaurez que ce *Jommelli* eſt un de ces ignorans d'Italiens qui ne ſavent rien, & qui font, on ne ſait comment, de la Muſique raviſſante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loiſir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de ſoin qu'il m'a été poſſible; malheureuſement, je ne ſuis pas, non plus que les autres, fort habile à déchiffrer, mais j'en ai vu ſuffiſamment pour connoître que cette ſymphonie ſemble faite exprès pour favoriſer nos projets: elle eſt fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponſes de divers inſtrumens qui entrent les uns après les autres; en un mot, elle demande une préciſion ſinguliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela ſans affectation & d'un air tout-à-fait naturel: pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables; cela ſera délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illuſtres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui en toute occaſion ont ſi bien mérité du bon

parti, & fait tant de mal à la bonne Muſique.

I.

On ne ſuivra point en cette occaſion la méthode ordinaire, employée avec ſuccès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Muſique en eſt médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever juſqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges & qu'on ſe trouve plus loin de compte à la premiere repréſentation. Si malheureuſement la Muſique ſe trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus miſérable choſe qui ait été faite ; notre jugement ſéduira les ſots qui ne ſe rétractent jamais que quand ils ont eu raiſon, & le plus grand nombre ſera pour nous.

II.

Il faudra jouer de notre mieux aux

répétitions, pour diſculper les chefs à qui l'on reprocheroit ſans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions juſqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne ſeront pas pour cela à pure perte, car c'eſt-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux repréſentations le plus diſcordans qu'il ſera poſſible.

III.

L'accord ſe prendra, ſelon la régle, ſur l'avis du premier Violon, attendu qu'il eſt ſourd.

IV.

Les Violons ſe diſtribueront en trois bandes dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxieme un quart-de-ton trop bas, & la troiſieme jouera le plus juſte qu'il lui ſera poſſible. Cette cacophonie ſe pratiquera facilement, en hauſſant ou baiſſant ſubtilement le ton de l'Inſtrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à ſouhait.

V.

On en uſera pour la meſure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la ſuivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons ſe garderont ſur-tout d'être enſemble, mais partant ſucceſſivement, & les uns après les autres, ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles, ils ſont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui ſe pique avec une juſte fierté, de n'avoir jamais accompagné un Interméde Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode eſt mineur, & mineur quand il eſt majeur.

VI.

On aura grand ſoin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement ſous le chant; il faudra ſur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il eſt ſur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne ſoit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'eſt de forcer les ſeconds autant qu'il ſera poſſible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende partout que la mélodie du ſecond deſſus; il faudra auſſi engager Durand à ne pas ſe donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles ſont à l'octave de la Baſſe, afin que ce défaut de liaiſon entre les Baſſes & les Deſſus rende l'harmonie plus ſéche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler ſur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, ſur-tout lorſqu'ils ne pourront pas jouer le ſimple, afin de donner le change ſur leur mal-adreſſe, de barbouiller toute la Muſique, & de montrer qu'ils ſont au-deſſus des loix de tous les Orcheſtres du monde.

IX.

Comme le Public pourroit à la fin

s'impatienter de tout ce charivari, ſi nous nous appercevons qu'il nous obſerve de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets: Alors, tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils ſavent, tous les autres ſe mettront à s'accorder durant les airs, & auront ſoin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides précifément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Muſique ſans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que ſi l'on nous reprenoit là-deſſus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer auſſi faux qu'il nous plairoit. Ainſi ſoit qu'on nous permette d'accorder, ſoit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au ſcandale & à la profanation; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le ſéjour des Dieux par des Bateleurs; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne ſont pas des Bateleurs com-

me les autres, attendu qu'ils chantent & geſticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli ſe ſert de ſes bras pour faire ſon rôle avec une intelligence & une gentilleſſe ignominieuſe, au lieu que l'Illuſtre Mlle. Chevalier ne ſe ſert des ſiens que pour aider à l'effort de ſes poumons, ce qui eſt beaucoup plus décent; qu'au ſurplus il n'y a que le talent qui déroge & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir auſſi que la Muſique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raiſon qu'une Académie Royale de Muſique doit ſe ſoutenir avec la ſeule pompe de ſon titre & ſon privilege, & qu'il n'eſt pas de ſa dignité d'avoir beſoin pour cela de bonne Muſique.

XI.

La plus eſſentielle précaution que nous avons à prendre en cette occaſion, eſt de tenir nos délibérations ſecretes. De ſi grands intérêts ne doivent point être expoſés aux yeux d'un vulgaire ſtupide, qui s'imagine follement que nous ſommes payés pour le ſervir. Les Spectateurs ſont d'une telle arro-

gance, que ſi cette Lettre venoit à ſe divulguer par l'indiſcrétion de quelqu'un de vous, ils ſe croiroient en droit d'obſerver de plus près notre conduite, ce qui ne laiſſeroit pas d'avoir ſon incommodité; car enfin, quelque ſupérieur qu'on puiſſe être au Public, il n'eſt point agréable d'en eſſuyer les clabauderies.

Voilà, Meſſieurs, quelques articles préliminaires, ſur leſquels il nous paroît convenable de ſe concerter d'avance; à l'égard des diſcours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en queſtion ſera en train, comme ils doivent être modifiés ſur la maniere dont on le recevra, il eſt à propos de réſerver à ce tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'eſt juſqu'ici comporté ſi convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul ſe démente là-deſſus au moment de couronner l'œuvre; & nous eſpérons que ſi l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne ſera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'eſt ainſi qu'après avoir expulſé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un

tribunal redoutable ; bientôt le ſuccès, ou du moins la chûte des pieces dépendra de nous ſeuls ; les Auteurs ſaiſis d'une juſte crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de miſérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges ſuprêmes de l'Opéra François, & les arbitres ſouverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, mes chers Camarades, &c.

FIN.

89490

TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

NARCISSE ou l'Amant de lui-même, Page 1

L'Engagement téméraire. 113

Les Muſes Galantes. 201

Le Devin du Village, Intermede. 247

Lettre à M. le Nieps. 272

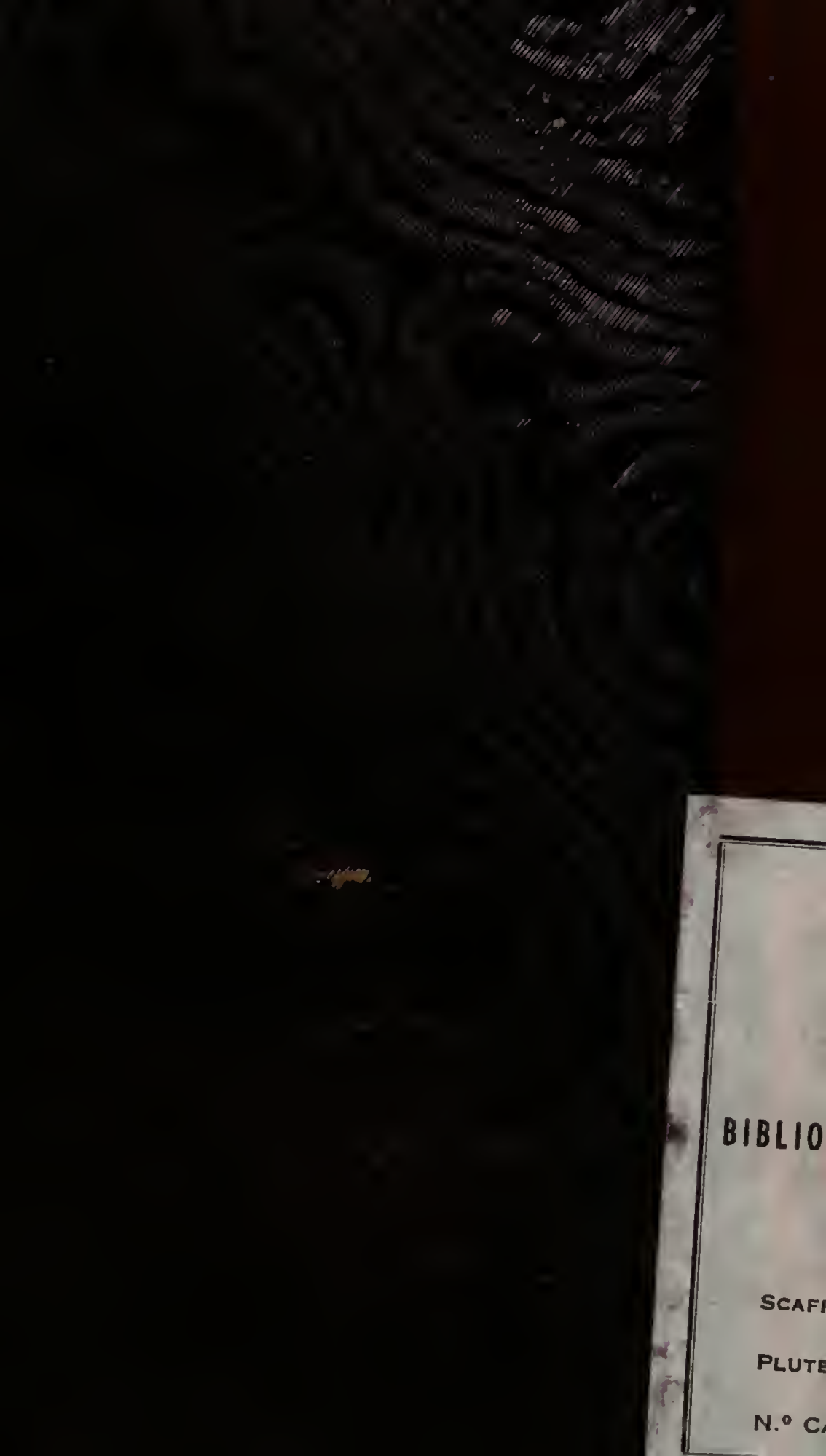
Pygmalion, Scene Lyrique. 288

Pieces en Vers. 301

Lettre ſur la Muſique Françoiſe. 317

Lettre d'un Symphoniſte. 407

Fin de la Table.


BIBLIO
SCAFF
PLUTE
N.º CA